



Bulletin de la

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU  
PLATEAU-MONT-ROYAL

---

Printemps 2022 • Vol. 17, no 1 • [www.histoireplateau.org](http://www.histoireplateau.org)

---

# VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

## 160<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE



**ORIGINES DU VILLAGE • URBANISATION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE  
DEUX MAIRES • LA VILLA PIA • LES MÉTIERS AU VILLAGE  
LE CURÉ AUCLAIR • LES DANGERS DU FEU • LE NOYAU INSTITUTIONNEL**

# SOMMAIRE

## NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Événements ..... 3

## UNE ÉGLISE MODERNE

Illustration de Marie-Josée ..... 4

## ÉDITORIAL

Gabriel Deschambault ..... 5

## AUX ORIGINES DU VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Jean-Claude Robert ..... 6

## ÉVOLUTION DU VILLAGE DANS LE TEMPS

Gabriel Deschambault ..... 9

## LES DEUX MAIRES DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Justin Bur ..... 12

## ÉVOLUTION DE L'HABITAT DANS SAINT-JEAN-BAPTISTE

Gabriel Deschambault ..... 14

## L'HISTOIRE DE LA VILLA PIA

Bernard Vallée ..... 16

## LES MÉTIERS AU VILLAGE

Huguette Loubert ..... 18

## LE CURÉ MAGLOIRE AUCLAIR

Yves Desjardins ..... 20

## LE NOYAU INSTITUTIONNEL AUTOUR DE L'ÉGLISE

Gabriel Deschambault ..... 22

## TROIS INCENDIES MÉMORABLES DANS LE VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Michel Gagné ..... 24

## CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert ..... 26

Page de couverture : Plus ancienne voie nord-sud de Montréal, elle relie en 1720 la vieille ville fortifiée au village de Saint-Laurent. D'abord chemin, puis rue, elle devient boulevard en 1905. Dans l'esprit de plusieurs, elle est encore la bonne vieille « rue » Saint-Laurent et, pour d'autres, elle demeurera toujours la « Main », l'axe central du développement du village de Saint-Jean-Baptiste. La photographie d'Alexander Henderson nous la montre vers 1875, regardant vers le nord depuis la rue Marie-Anne.

Source : BAnQ, Alexander Henderson, Archives de Montréal, VM166-R3086-2\_5711-8989-022.



Le marché Saint-Jean-Baptiste angle Saint-Laurent et Rachel, construit en 1870, est au cœur du quotidien du village. C'est le supermarché de l'époque, ici en 1930. Source : Archives de la Ville de Montréal, m94-z 157-1.

## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Printemps 2022 • Vol. 17, no 1

Rédacteur en chef : Gabriel Deschambault

Correctrice : Renée Dumas

Infographiste : Alejandro Natan

### Comité du bulletin

Huguette Loubert, Gabriel Deschambault,  
Michel Gagné, Justin Bur

Le bulletin est publié quatre fois par année,  
les 21 mars, juin, septembre et décembre.

Imprimeur : Centre de copies Papillon,  
4465a, rue De La Roche

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

## SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires  
du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419

Montréal H2J 2W9

514 563-0623

[www.histoireplateau.org](http://www.histoireplateau.org)

### Conseil d'administration

Huguette Loubert, présidente et directrice  
du Centre de documentation et d'archives

Gabriel Deschambault, vice-président

Robert Ascah, trésorier

Amélie Roy-Bergeron, secrétaire et chargée  
des communications

Ange Pasquini, webmestre

Justin Bur, Lorraine Decelles, Michel

Gagné, Marie Heisler, Myriam Wojcik,  
administratrices et administrateurs

Marie-Josée Hudon, représentante  
publicitaire



### La Société d'histoire

du Plateau-Mont-Royal a été

fondée par Richard Ouellet, le 8

janvier 2006, et est membre de la

Fédération Histoire Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,  
numéro 85497 1561 RR0001.



Visitez la Société  
d'histoire du Plateau  
sur Facebook

# NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

## UN BEAU BULLETIN

Une partie de nos membres reçoit le bulletin dans sa version papier, alors que plusieurs le reçoivent dans sa version numérique. Saviez-vous que la version numérique offre la couleur, alors que le bulletin papier (même si on l'aime beaucoup) est en noir et blanc? Bien sûr, nos photos sont souvent en noir et blanc, mais parfois il y a des documents en couleur exceptionnels. Ça vaut vraiment la peine.

De plus, nous aimerions vous sensibiliser au fait que la production physique du bulletin entraîne des frais d'impression et des frais de poste. Sachez qu'en optant pour la version numérique, vous ferez de notre trésorier un homme heureux; il vous en sera éternellement reconnaissant, tout comme nous.

## DES ARCHIVES, BIEN EN ORDRE!

Vous savez que votre société possède un centre de documentation et d'archives exceptionnel. Le nombre de documents, de maîtrises et de thèses universitaires, d'études patrimoniales, de monographies, qui sont spécifiques à l'histoire du quartier, en fait un endroit incontournable pour les chercheurs.

Pour ce qui est des archives, celles-ci ne sont pas en reste non plus, puisqu'une deuxième personne se joint à nous pour le traitement des fonds privés qui nous ont été confiés et qui dépassent maintenant la soixantaine. Il s'agit de Josée Vallerand, qui a travaillé comme archiviste pendant une vingtaine d'années au Musée d'Exp-orail. L'archiviste Huguette Legault, qui est avec nous depuis plusieurs années, continue de se consacrer aux projets spéciaux. Pas besoin de vous dire que nos papiers vont être en ordre.

## LES PROCHAINS THÈMES DE NOS BULLETINS

Le numéro d'été du bulletin vous présentera l'histoire de « Fletcher's field », aujourd'hui mieux connu sous le nom de parc Jeanne-Mance. Cet endroit a vu défiler toutes sortes de personnes et d'activités au fil du temps : carnivals, exposition, golf, châteaux de glace, ou simple destination du dimanche.

Le bulletin d'automne, lui, nous racontera l'histoire des théâtres qui ont eu pignon sur rue dans le quartier. De nombreuses troupes théâtrales ont été créées

dans le Plateau. Nous n'avons qu'à penser au Théâtre du Rideau-Vert et à la pièce « Les belles sœurs » de Michel Tremblay, pour évoquer et sentir toute la portée de cette créativité foisonnante pour le théâtre montréalais.

Quant au bulletin d'hiver, quoi de plus approprié que de parler des sports de neige et de glace dans le quartier. Quelles installations retrouvait-on dans le Plateau? On parle de « patinoire » et de coupe Stanley, sans oublier les pentes du mont Royal pour tester et mettre à l'épreuve traîneaux, toboggans ou... certaines parties de notre anatomie.

## AIMIEZ-VOUS LIRE LA PATRIE ?

Peu importe si c'était pour le cahier des « comiques » – qui était très varié et complet – ou pour les grandes nouvelles du jour, ce journal a été très longtemps dans notre paysage médiatique. Il avait ses habitudes chez plusieurs familles montréalaises.

Un de nos bénévoles, Denis Beauchemin, a décidé de parcourir les premiers numéros du journal et de colliger tous les articles relatifs à notre quartier. On se promène en 1879 et 1880. Par exemple, on apprend tout sur le grand incendie de 1879 : sa localisation, les problèmes éprouvés par les pompiers; c'est fascinant! Le document est disponible pour consultation au Centre de documentation. (Vous pouvez aussi consulter le journal en ligne sur le site de la BANQ.)

## LA RELÈVE!

Bien que toutes les administratrices et tous les administrateurs de la SHP soient encore jeunes de cœur et d'esprit, et qu'ils soient tombés dans la marmite de l'histoire du Plateau quand ils étaient petits, la Société se préoccupe malgré tout de sa relève.

Notre société jouit d'une réputation de dynamisme et d'ouverture qui est fort enviable (comme vous voyez, nous ne faisons pas obligatoirement dans l'humilité, mais c'est parce que nous sommes fiers de notre travail). Nous développons des antennes avec les universités, entre autres avec l'UQAM et son laboratoire d'histoire et de patrimoine. Nous sommes attentifs à la qualité et à la variété de nos services (conférences, visites, documentation) et nous choyons notre membership. Cela dit, il nous faut quand même des marins vigoureux pour border le navire et poursuivre à bon port. Hissons les voiles!



## UNE VIEILLE ÉGLISE... TOUTE MODERNE!



On dit la messe à cet endroit depuis 1874. Imaginez-vous! Les villageois se réunissent d'abord dans la crypte de la première église et, par la suite, dans la grande nef des trois églises qui se sont succédé sur le site. Église paroissiale du village de Saint-Jean-Baptiste, ses premières années sont difficiles, mais son infatigable curé, Magloire Auclair, va lui insuffler l'énergie qui fera en sorte qu'elle soit encore parmi nous aujourd'hui. Cette illustration, pleine de lumière et de vie, nous montre la deuxième église avec son dôme imposant, visible dans tout le quartier. Les fleurs et les oiseaux du printemps laissent présager le meilleur, mais le curé d'aujourd'hui a un message pour nous en fin de bulletin. Mais vous verrez qu'une vieille église peut être encore très moderne!

Gabriel Deschambault



*Tableau de Marie-Josée Hudon,  
artiste portraitiste et fondatrice du*

**Musée**  
des Grands Québécois  
Une autre **forme** de **mémoire**  
[www.mdgq.ca](http://www.mdgq.ca)





**Gabriel Deschambault**  
Vice-président de la Société d'histoire du Plateau

## ÉDITORIAL

# LE VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

**L**E VILLAGE de Saint-Jean-Baptiste, en comparaison avec celui de Côte-Saint-Louis, nous montre une organisation du territoire qui se veut beaucoup plus « urbanisée » que celle de son voisin au nord, où les constructions sont disposées de manière un peu plus organique.

Côte-Saint-Louis est développé par des petits propriétaires occupants, alors que le développement de Saint-Jean-Baptiste est plus le fait de grands promoteurs qui construisent principalement du logement locatif.



«*Mont-Royal et Saint-Laurent, en 1859; avant la naissance du Village.*»  
Source : Musée McCord MP-1978.29.8

En outre, les deux villages se définissent de façon relativement distincte, chacun en fonction de ses propres enjeux.

Dans une introduction au thème de ce bulletin, Jean-Claude Robert nous brosse un tableau du contexte général qui règle la mise en place de ces premières banlieues montréalaises : exode rural, grand incendie de la ville,

nouvelles règles administratives ; nous sommes aux premières loges pour assister au développement de Montréal.

Dans l'article suivant sur le développement du village, je me suis intéressé à comparer différents atlas présentant des intervalles de dix ans; cela nous permet d'avoir une image fort intéressante de l'évolution du bâti dans le temps. Toute cette activité sera orchestrée par des personnages assez singuliers et Justin Bur nous présente, dans son texte, les deux maires de ce jeune quartier urbain. J. O. Villeneuve pilotera les destinées du village pendant presque toute son existence autonome.

Les pages centrales du bulletin illustrent les différentes typologies résidentielles développées dans le quartier au fil du temps; cela donne un résumé assez complet de la construction dans le Plateau.

Bernard Vallée, pour sa part, nous fait découvrir la résidence du zouave promoteur Gustave A. Drolet : Villa Pia, un édifice unique, qui cherche à faire école afin d'influencer l'architecture du quartier. Huguette Loubert nous présente, dans l'article suivant, un survol de ce qu'était l'emploi dans le Plateau du dix-neuvième siècle.

En outre, il ne fallait pas oublier les personnages plus grands que nature qui ont façonné, à leur manière, cette société si particulière. Au premier chef, le curé Magloire Auclair, sorte de curé Labelle du Plateau, est un acteur incontournable de l'histoire du village; Guy Laperrière nous le fait connaître, ainsi que ses œuvres. Quant à moi, je vous présente les différents éléments constituant le noyau institutionnel villageois de Saint-Jean-Baptiste, en grande partie, l'œuvre du curé Auclair.

Grands malheurs du village, les incendies vont marquer l'histoire du quartier. Michel Gagné nous décrit les ravages qu'ils ont causés, particulièrement ceux à l'église paroissiale. Le bulletin se termine avec la chronique habituelle du Centre de documentation et d'archives qui présente des références sur le sujet.

Bonne lecture!



Jean-Claude Robert  
Professeur émérite, UQAM

## AUX ORIGINES DU VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, 1850-1861<sup>1</sup>

**P**ENDANT longtemps, la côte de la rue Sherbrooke a marqué une limite à l'expansion du bâti urbain; ce n'est qu'après 1850 qu'elle est franchie avec le village de Saint-Jean-Baptiste. La création de ce village illustre la procédure prévue par le nouveau code municipal : sa proclamation de décembre 1860 évoque une pétition de 30 propriétaires pour justifier la création d'un nouveau village, dans la partie sud de la municipalité de Côte Saint-Louis, elle-même créée en 1846<sup>2</sup>. Cette pétition n'a pas été retrouvée dans les archives, mais le village est officiellement incorporé en 1861<sup>3</sup>. Trois facteurs permettent de mieux comprendre la situation : le début du mouvement d'urbanisation de la population canadienne-française, la mise en place graduelle du régime municipal après 1840 et le grand incendie de 1852.

Pendant les années 1840, s'amorce lentement l'urbanisation des Canadiens français. Depuis 1815, la population anglophone, nourrie par l'immigration continue en provenance des îles britanniques, s'installe dans les villes de Québec et Montréal. À ce moment, la population urbaine francophone progresse très lentement, si bien que Montréal devient en majorité anglophone durant les années 1830. Au lendemain des rébellions de 1837-1838 et à la faveur des transformations du monde agricole, les vieilles campagnes québécoises commencent à perdre de la population au profit de quatre destinations : les nouvelles paroisses de colonisation (Laurentides et Appalaches), les États-Unis, les villages de la grande plaine de Montréal et la ville de Montréal. Ainsi, entre 1842 et 1861, l'examen des recensements montre que, sur le territoire montréalais, la population francophone augmente à un rythme plus rapide que la population totale<sup>4</sup>.

La mise en place d'un nouveau régime municipal à partir de 1840, et surtout de 1855, crée un nouvel instrument qui facilite l'avènement de nouvelles municipalités, en donnant pour la première fois l'initiative aux citoyens propriétaires<sup>5</sup>. Ces lois municipales font partie d'un vaste mouvement de restructuration des institutions québécoises, touchant non seulement les villes et villages, mais aussi le régime foncier et le droit civil. En effet, la fin du régime seigneurial, entamée vers 1840, entraîne à terme la réforme du droit civil; par exemple, les nombreux articles de la vieille Coutume de Paris

touchant le droit de propriété sont devenus caducs<sup>6</sup>. Or voici qu'avec la loi municipale de 1855, le mécanisme est clarifié, la procédure établie. Dorénavant, sur présentation d'une pétition de la part d'un certain nombre de propriétaires et après enquête, un territoire peut être détaché d'une entité existante et doté d'une forme de gouvernance locale autonome. La loi de 1860 réduit même le nombre de propriétaires de 40 à 30. Dans ce contexte, le fait que le territoire ait commencé à être loti depuis plusieurs années facilite l'opération, créant un bassin de propriétaires. En effet, le notaire Jean-Marie Cadieux dit Courville (1780-1827) avait mis en branle, vers le milieu des années 1820, un lotissement dans le fief Lagauchetière<sup>7</sup>, et durant les années 1840, d'autres lotissements s'étaient ajoutés, dont ceux du fief Closse et des propriétés de Stanley Clark Bagg. On peut penser qu'un certain nombre de propriétaires, au sud du chemin des Tanneries (avenue du Mont-Royal), désiraient plus de services que la municipalité de Côte Saint-Louis était disposée à fournir à ses citoyens et qu'ils ont pris l'initiative de la création d'une nouvelle municipalité.

Enfin, en troisième lieu, le grand incendie de juillet 1852 – qui détruit près de 1200 maisons et laisse 10 000 personnes sur le pavé – déclenche une dynamique nouvelle. À cette date, le territoire de la ville de Montréal est loin d'être complètement construit, le bâti urbain demeurant relativement concentré autour du vieux centre. Or, pour éviter une répétition de cette conflagration, la Municipalité adopte, dès le 14 juillet 1852, un règlement qui interdit toute construction en bois<sup>8</sup>. Ce règlement, qui connaît des adaptations et des mitigations, exige finalement de lambrisser les murs extérieurs de tout immeuble neuf en brique ou en pierre, ce qui a pour effet d'augmenter les coûts de façon significative. Comme l'ont remarqué de nombreux historiens, Montréal revit la situation de 1721, alors qu'à la suite d'un grave incendie, on avait imposé de reconstruire en pierre, à l'intérieur du périmètre fortifié, toute nouvelle maison. Le résultat avait été l'expulsion des artisans plus pauvres vers les faubourgs, où les constructions de bois demeuraient permises. À cent trente ans d'intervalle, on impose les mêmes restrictions pour l'ensemble de la ville et les mêmes effets s'ensuivent : les plus pauvres vont du côté de la banlieue moins strictement



réglementée. Ainsi, en 1861, 7 maisons sur 8 sont en bois dans le village de Saint-Jean-Baptiste<sup>9</sup>.

Ces trois éléments expliquent le développement du futur village, lequel s’amorce d’ailleurs très tôt après 1852. Ainsi, seulement quatre ans plus tard, soit en 1856, le journal *The Montreal Herald* publie un article révélateur sur la croissance récente de l’agglomération. L’auteur identifie trois pôles : le premier est le quartier de Saint-Antoine avec ses demeures bourgeoises, le second est Griffintown avec ses manufactures et son habitat ouvrier et le troisième est, pour paraphraser ses termes, le territoire situé du côté est du chemin du Mile-End (la rue Saint-Laurent), entre la rue Sherbrooke et le chemin de la Petite-Côte (chemin des Tanneries), qui se couvre de petites maisons modestes, propriétés d’artisans et d’ouvriers. L’auteur souligne que, dans ce dernier cas, l’interdiction de construire en bois dans le périmètre de Montréal a joué un rôle<sup>10</sup>. Cinq ans plus tard, le journal *L’Ordre*, du 23 janvier 1861, écrit : « Le faubourg St. Laurent est maintenant prolongé pour ainsi dire jusqu’à l’endroit appelé Mile-End, ou mieux Coteau St. Louis. Là où il y a à peine deux ou trois ans,

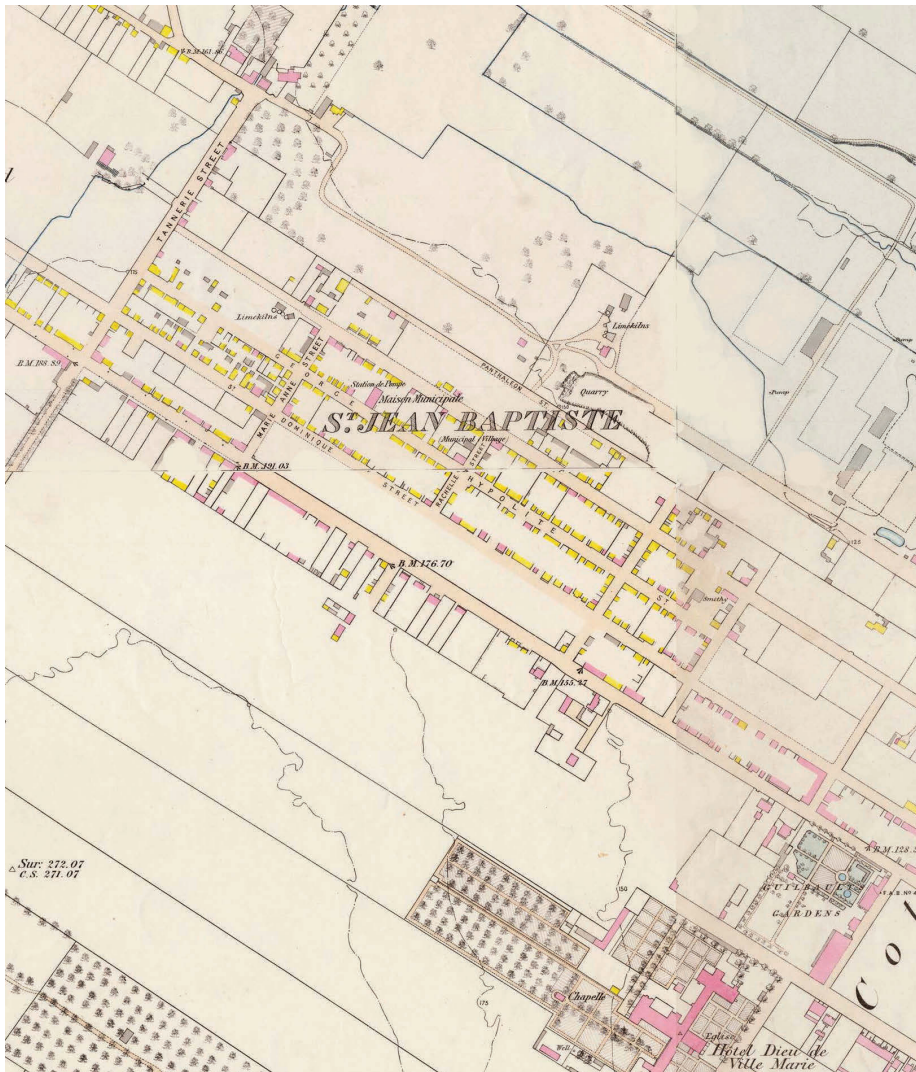
on voyait un bocage verdoyant, est bâti un village qui a sa municipalité propre. Le village St. Jean Baptiste, qui naquit après le dernier grand incendie, est maintenant très-étendu et très-peuplé. L’église du Coteau St. Louis est encombrée tous les dimanches. Dans les environs, les maisons surgissent comme par enchantement. »<sup>11</sup> De fait, l’incorporation officielle du village de Saint-Jean-Baptiste, en mai 1861, se trouve à entériner une réalité déjà existante sur le terrain. Durant les années 1860, la nouvelle municipalité attire les écuries du système de tramway hippomobile et s’assure du service, tandis que, pendant la décennie suivante, l’opération de lotissement de la ferme Comte, avec le quatuor de promoteurs Ferdinand David, Gustave-Adolphe Drolet, Sévère Rivard et Michel Laurent, étend le développement urbain vers l’est. La municipalité poursuit son expansion jusqu’à son annexion à la Ville de Montréal en 1886.

Ainsi, la création du village de Saint-Jean-Baptiste s’explique par la conjonction de ces trois facteurs : la poussée de l’urbanisation des francophones, le nouveau cadre législatif municipal et la conflagration de 1852.

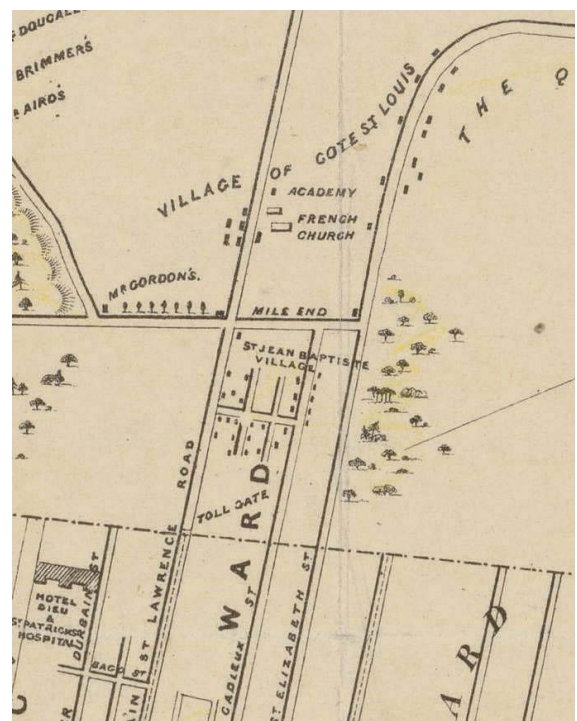


Cette photo du nouvel édifice de l’Hôtel-Dieu prise en 1869, montre sur la gauche l’enfilade des maisons le long de l’axe du chemin Saint-Laurent. Le village Saint Jean-Baptiste s’allonge sur quelques rues parallèles. Source : *Vue de Montréal depuis la maison Ravenscrag montrant l’Hôtel-Dieu, 1869*. Musée McCord, Montréal, MP-0000.181.1

**Notes.** — 1. Je remercie Justin Bur pour ses commentaires sur le texte. 2. *Gazette du Canada*, Vol XXII, 5 janvier 1861; Jean-Louis Lalonde, *Le Village de Saint-Jean-Baptiste : la formation d’un faubourg montréalais, 1861-1886*, Mémoire de maîtrise (histoire), UQAM, 1985, p. 5-6; Yves Desjardins, *Histoire du Mile End*, Québec, Septentrion, 2017 : 47-59. 3. *Statuts de la Province du Canada*, 24 Vict. Cap. 29 (1861), article 24. 4. Jean-Claude Robert, « Urbanisation et population », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, 35, 4 (mars 1982) : 527. 5. Jean-Paul Ladouceur, « L’avènement du régime municipal dans le Bas-Canada et dans le comté de Deux-Montagnes, 1840-1855 » *Histoire Québec*, 11, 3, 2006 : 10-19. Dany Fougères, « Organisation et peuplement de l’île à l’extérieur de Montréal, 1840-1890 », D. Fougères, dir., *Histoire de Montréal et de sa région, Tome 1 Des origines à 1930*, Québec, Presses de l’université Laval, 2012 : 355-387. 6. Brian Young, *The Politics of Codification. The Lower Canadian Civil Code of 1866*. Montréal, McGill-Queen’s University Press, 1994. 7. « Rapport du comité spécial nommé pour considérer et faire rapport des amendements nécessaires aux actes des 36<sup>e</sup> George III, chapitre 9 et 39<sup>e</sup> George III, chapitre 5, pour faire et réparer les chemins et ponts en cette province ». Témoignage de Jacques Viger, *Journaux de la chambre d’assemblée législative de la province du Bas-Canada*, appendice X, 1825. Réédité sous le titre de Jacques Viger, *Observations en amélioration des lois des chemins telles qu’en force dans le Bas-Canada en 1825*, Montréal, Lovell, 1840, 27. 8. *Corporation de Montréal, No 222, Règlement du Conseil de la Cité de Montréal pour prohiber l’érection de Bâtisses en bois dans la dite Cité*. Publié dans les journaux, notamment dans *La Minerve*, 17 juillet 1852. 9. Jean-Louis Lalonde, *Le Village de Saint-Jean-Baptiste : la formation d’un faubourg montréalais, 1861-1886*, Mémoire de maîtrise (histoire), UQAM, 1985 33. 10. *The Montreal Herald*, September 15, 1856, p. 2. 11. *L’Ordre*, 23 janvier 1861, p. 2.



La carte montre au centre le village de Saint Jean-Baptiste, avec au nord-ouest la Côte Saint-Louis et au sud-est, la côte à Baron. D'après l'empreinte au sol des bâtiments, le village s'étend alors sur trois rues à l'est du chemin Saint-Laurent : Saint-Dominique, Georges Hypolite (Coloniale) et Cadieux (de Bullion). A cette date, la partie est du village n'est pas encore développée. Source : Plan Fortification Surveys. *Contoured Plan of Montreal and its environs, Quebec. Triangulated in 1865 and Surveyed in 1868-9 under the direction of H.S Sitwell and under the superintendance of W. F. Drummond Jervis. Southampton, Topographical Dept of the War Office, 1871. Bibliothèque et archives nationales du Canada.*



Ce plan de 1861 est le premier montrant le village de Saint Jean-Baptiste. Au centre on voit les limites de la ville de Montréal ainsi que le poste de péage des chemins à barrières sur le chemin Saint-Laurent.

Source : F.N. Boxer, *Pocket Map of the City of Montreal*, Starke, 1861 (BANQ)



# ÉVOLUTION DU VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE



**Gabriel Deschambault**  
Vice-président de la Société d'histoire du Plateau

**L**E VILLAGE de Saint-Jean-Baptiste a soufflé ses 160 bougies l'an dernier mais, dans les faits, la petite structure municipale n'aura vécu réellement que pendant 25 années, jusqu'à son annexion à Montréal en 1886. Une existence brève, mais oh! combien singulière!

Nous avons déjà pris connaissance, dans le bulletin de l'automne dernier, de l'histoire de son parent, le village de Côte-Saint-Louis. Saint-Jean-Baptiste, quant à lui, sera créé en 1861 à partir du territoire de cet ancien village dont on retranchera la partie sud. Nous pouvons donc décrire sommairement son territoire comme compris entre les limites nord de la Ville de Montréal (approximativement la rue Duluth) et l'avenue du Mont-Royal et, dans l'autre sens, entre les rues Papineau et Esplanade.

Vous savez déjà que la forme allongée des ilots montréalais est issue des longues parcelles de terres créées à l'origine par les Sulpiciens à partir des « côtes ». Les rues montréalaises que nous connaissons ont donc été tracées en fonction de ce modèle spatial et, sans surprise, les rues de Saint-Jean-Baptiste seront simplement tracées dans le prolongement des rues déjà existantes dans la Ville de Montréal. Essayons maintenant de mettre quelques dates pour nous aider à nous y retrouver. Dans notre exploration, nous allons naviguer avec ces dates et dans les cartes historiques.

Le point d'origine, c'est en 1714, lorsque Jean-Louis Plessis dit Bélair installe une tannerie à l'endroit aujourd'hui situé angle Mont-Royal et Henri-Julien. Bien sûr, pour s'y rendre ou en revenir, il doit bien y avoir un chemin. Or, le chemin de Saint-Laurent ne sera ouvert qu'en 1720 jusqu'à la paroisse du même nom au nord. Il devait donc déjà exister un autre chemin dans ce secteur : le segment allant vers le sud a disparu, celui vers le nord est devenu la rue des Carrières.

Les gens s'installent lentement, mais il faudra attendre le dramatique incendie de 1852, comme nous l'avons vu dans le texte précédent, et l'arrivée du tramway hippomobile en 1864 pour que le développement du futur Plateau-Mont-Royal démarre véritablement. Voyons maintenant comment il va s'effectuer, d'abord dans la partie ouest

du secteur; nous verrons l'importance de la rue Saint-Laurent comme élément structurant du développement de cette petite banlieue.

## LE LOTISSEMENT

Un premier coup d'œil sur la tenure immobilière de ce secteur au XIX<sup>e</sup> siècle nous permet de constater la présence de quelques grandes familles, ainsi que les imposantes propriétés qui vont bientôt s'offrir au développement. Nous ne considérerons que les principales propriétés afin de garder une certaine simplicité et nous utiliserons, comme point de référence, la carte des « *Fortification surveys* » de 1870. Nous pourrions alors comparer les cartes de 1870, 1879, 1890 et 1907 afin de visualiser le développement. On peut les voir en page 11.

À l'ouest de Saint-Laurent, se trouvent les propriétés de John Clark qui seront mises en valeur par son petit-fils Stanley Clark Bagg (secteur A sur la carte). Un autre secteur important est celui entre le chemin Saint-Laurent et la rue Coloniale; il est connu sous le vocable du fief Closse (secteur B sur la carte). Le terrain suivant est le fief La Gauchetière (secteur C sur la carte). Le vaste espace à l'est est la propriété de Louis-P. Comte qui a réuni des terrains provenant en vaste majorité de la famille Plessis-Bélair et de plus petites parcelles de Pierre Foretier et Denis-Benjamin Viger (secteur D sur la carte). Plus à l'est, les terrains de Robert Elliot, situés sur les rues De La Roche et De Brébeuf, feront l'objet d'un développement très particulier (secteur E sur la carte). Le dernier grand secteur qui nous intéresse est formé des terrains de la famille Logan, à la limite est du village (secteur F sur la carte).

Ces six importantes propriétés vont retenir notre attention dans l'analyse du développement du quartier.

**A.** Bien que John Clark ait amorcé, dans son testament de 1825, les démarches de lotissement de ses propriétés, c'est surtout son petit-fils Stanley Clark Bagg qui met en vente un grand nombre de lots pour la construction de villas. Il va assortir ses contrats de vente de terrains à des

exigences de rente perpétuelle, qui feront plutôt en sorte de décourager les acheteurs et ainsi ralentir leur mise en valeur, jusqu'à ce que ses enfants modifient, en 1875, ces coutumes d'une autre époque pour relancer la vente des terrains. Le retard fera en sorte que le développement se traduira en plus petits lots, à l'instar de ce qui se passe à l'est de Saint-Laurent. Nous voyons qu'en 1870, seul le versant ouest de Saint-Laurent est construit. Par ailleurs, sur la photo de la page de couverture qui nous montre la rue Saint-Laurent au nord de Marie-Anne, nous pouvons



Trois époques; trois typologies;  
Saint-Dominique au sud de Marie-Anne.  
Source : Photo *Google street view*.

bien voir la nature de ce bâti.

**B.** Les terrains du fief Closse, détenus à l'origine par Pierre Foretier jusqu'en 1815 et par la suite par ses cinq gendres dont Denis Benjamin Viger, feront partie, à partir de 1842, des premiers secteurs développés à cause de leur proximité avec la rue Saint-Laurent. Viger léguera en 1861 certains terrains à son cousin Côme-Séraphin Cherrier qui tardera à les développer activement. Il cédera malgré tout, en 1869, deux terrains importants de la rue Saint-Laurent afin d'y aménager une place publique (angle Marie-Anne) et un marché (angle Rachel). Ces gestes « urbanistiques » appuieront, bien sûr, la mise en valeur de ses autres propriétés.

**C.** Le premier lotissement de grande envergure est celui de la succession du notaire Cadieux dit Courville; il est amorcé au début des années 1820, afin de diviser sa propriété dans le fief La Gauchetière. C'est finalement en 1846, après le rachat (à vil prix) du lotissement par le promoteur

important Hardouin Lionais, que les lots trouvent preneurs pour loger les ouvriers qui affluent maintenant à Montréal. Bien que contemporain à celui du fief Closse, ce développement semble plus prolifique.

Quant à l'arrière-fief, un groupe d'investisseurs influents – le docteur Pierre Beaubien, Louis-Hippolyte Lafontaine et Joseph Bourret (maire de Montréal) – s'associent en 1842 afin d'acheter les droits seigneuriaux. Ils perçoivent ainsi l'entièreté des frais de commutation sur ces terrains lors de l'abolition du système seigneurial.

Le plan de Bourne de 1823 montrait déjà des tracés de rues correspondant à De Bullion et Hôtel-de-Ville; la carte de Cane de 1846 montre également ces rues, en y ajoutant toutefois la rue Coloniale. Les habitations y sont encore rares; elles seront bien plus nombreuses 20 ans plus tard.

**D.** Le bloc suivant est la ferme Comte qui sera acquise par quatre promoteurs : Gustave A. Drolet, Sévère Rivard, Michel Laurent et Fernand David; ils vont proposer en 1872 la création d'environ 1600 lots répartis sur le territoire de Montréal et dans Saint-Jean-Baptiste. L'histoire de ce développement est fort connue et a déjà été publiée dans nos pages; nous ne précisons donc pas davantage cette section. La carte de 1879 montre encore peu de développement; c'est probablement une conséquence de la crise économique qui sévissait depuis 1872. La carte de 1890 montre, par contre, un développement relativement complet de la construction.

**E.** La ferme Robert Elliot – et par la suite Jos. D. Molson – se développera surtout dans la décennie 1880; nous pouvons voir qu'en 1890 tous les lots sont pratiquement construits. La caractéristique de ce développement est qu'il accueille une majorité de petites constructions de deux étages entièrement faites de bois; celles-ci, plus économiques, ne devaient pas cadrer avec les souhaits des promoteurs des secteurs ouest.

**F.** Les immenses terrains de la famille Logan sont parmi les derniers à être développés, probablement, en majeure partie, après l'annexion du village. Entre 1890 et 1907, la plupart des lots sont construits sauf dans la partie nord, site de l'ancienne villa de la famille qui sera démolie en 1908.

## CONCLUSION

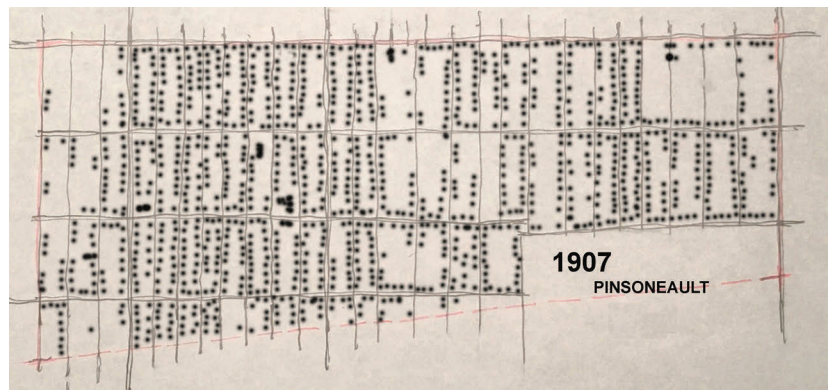
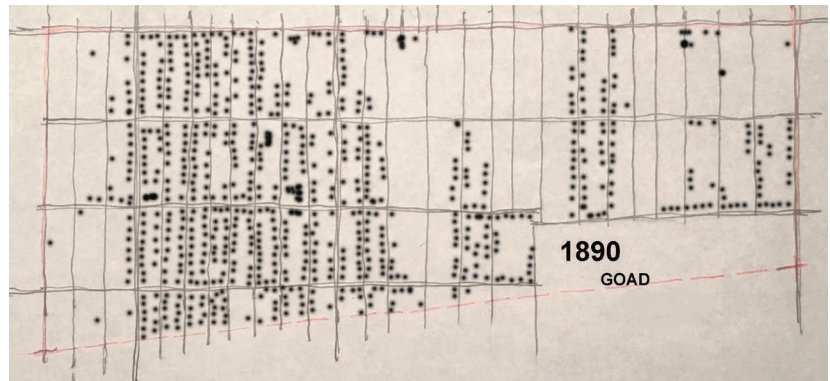
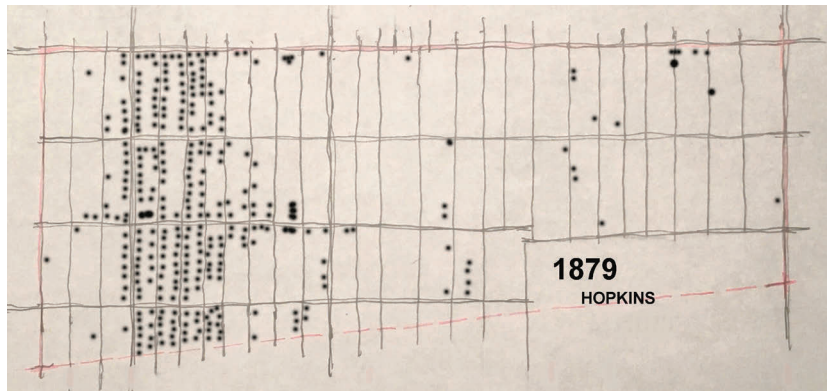
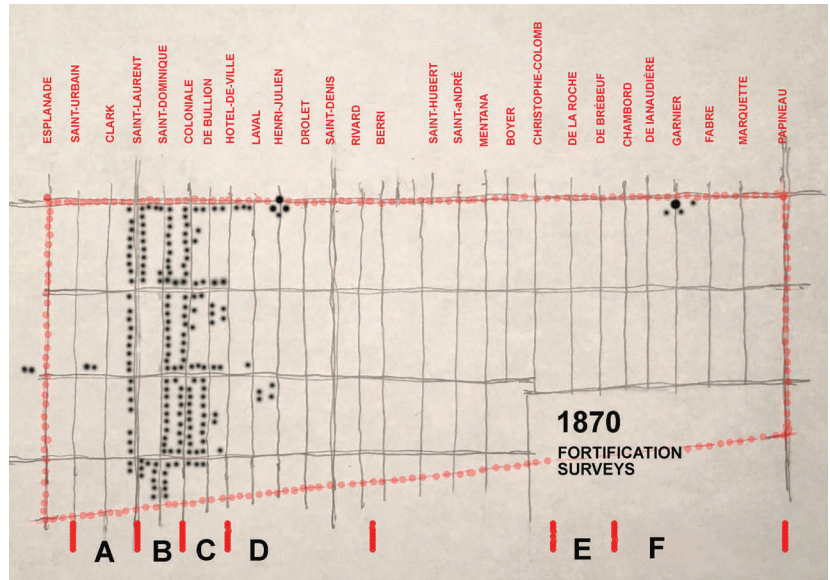
Bien sûr, d'autres grandes propriétés participeront au développement du territoire. À l'ouest, les autres terrains de la famille Bagg, et la ferme des Hospitalières, feront également l'objet de lotissements. Plus au centre, les terrains



des héritiers Boyer et ceux de la Famille Massue, feront l'objet de développements un peu plus tardifs.

La carte de 1907 nous montre le territoire de Saint-Jean-Baptiste presque entièrement construit, une quinzaine d'années après son annexion à Montréal. Il ne reste que le secteur de la rue Saint-Hubert et le site de l'ancienne demeure Logan à développer. Prenez le temps de comparer ces 4 cartes du village.

Vous présenter l'évolution du Village de Saint-Jean-Baptiste en quelques pages n'est pas évident. J'aimerais ici remercier mon collègue Justin Bur d'avoir mis son expertise à contribution afin de préciser certains aspects de cette chronologie.





Justin Bur,  
Membre du CA de la SHP et membre de Mémoire du Mile End

## LES DEUX MAIRES DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

**C**HERCHEZ dans n'importe quelle histoire du village de Saint-Jean-Baptiste et vous entendrez parler du maire Joseph-Octave Villeneuve. Après l'annexion du village par Montréal, il devient conseiller municipal du nouveau quartier Saint-Jean-Baptiste, puis député provincial et, en 1894, maire de Montréal. Deux ans plus tard, il est nommé sénateur à Ottawa.

Villeneuve a été maire pendant presque toute la période d'existence de Saint-Jean-Baptiste comme municipalité indépendante<sup>1</sup>. Pourtant, il arrive à la mairie en 1866... et le village est incorporé depuis 1861. Qui donc a été maire avant lui?

### PIERRE CÉRAT (1810-1898)

Grâce à la numérisation des journaux du XIX<sup>e</sup> siècle par Bibliothèque et Archives nationales du Québec, nous avons pu trouver la réponse en 2019. Le premier maire de Saint-Jean-Baptiste a été Pierre Cérat, imprimeur et éditeur. Cérat est né à Québec, où il épouse en 1831 Adélaïde Xaviat dite Canichon. Quelques années plus tard, ils déménagent à Montréal où Pierre aurait travaillé comme typographe au journal *La Minerve*. Adélaïde meurt à l'âge de 31 ans, en janvier 1844. Selon l'avis de décès paru dans le journal *L'aurore des Canadas*, « elle laisse trois enfants en bas âge et un époux inconsolable ».

Pendant une décennie, Cérat semble habiter à Burlington au Vermont. C'est là qu'il se remarie, fin 1846, avec Zoé Gendron, et qu'au moins deux enfants sont nés. En 1855, il revient définitivement à Montréal. Établi rue Saint-Gabriel comme imprimeur et éditeur, il publie cette année-là un *Dictionnaire des barbarismes et des solécismes les plus ordinaires en ce pays, avec le mot propre ou leur signification* – une brochure anonyme, le plus souvent attribuée à Jean-Philippe Boucher-Belleville. L'intérêt de cet ouvrage au ton caustique est d'offrir une fenêtre sur l'usage populaire de l'époque,

dans ses ressemblances et divergences avec la langue d'aujourd'hui. Cérat s'essaie également dans la publication de journaux, en particulier *La Guêpe* à Montréal (1857-1861), *Le Franco-Canadien* à Saint-Jean-sur-Richelieu (1860) et *Le Journal de Sorel* (1867-1868). Il est aussi l'éditeur de Maximilien Bibaud (*Le panthéon canadien*).

L'annuaire de Montréal de Mackay, prédécesseur de Lovell, indique que Cérat vient habiter au village de Saint-Jean-Baptiste en 1858<sup>2</sup>. Dans une population en grande partie ouvrière avec plusieurs artisans et un petit nombre de commerçants, un imprimeur-éditeur devait nettement sortir du lot. On ne connaît pas les organisateurs de la pétition menant à l'incorporation municipale le 18 mai 1861, mais on peut parier que Cérat en faisait partie. Il serait donc naturel qu'il soit élu maire lors de la première séance du conseil municipal en 1861 ou 1862.

Après avoir quitté la mairie au début de 1866, Pierre Cérat travaille comme enquêteur et secrétaire à la Commission des incendies de Montréal, et ce jusqu'en 1892. Il meurt le 20 novembre 1898. La notice nécrologique publiée dans les journaux le désigne comme le « doyen des imprimeurs et ex-maire du village de Saint-Jean-Baptiste ».

### JOSEPH-OCTAVE VILLENEUVE (1836-1901)

Le 24 janvier 1866, le journal *L'Ordre* rapporte des nouvelles de Saint-Jean-Baptiste :

*À une assemblée publique des habitants de la municipalité du Village St. Jean Baptiste comté Hochelaga, tenue le 8 du courant, les messieurs suivants ont été élus conseillers: J. O. Villeneuve, Elzéar Lecompte, Paul Lemay, Paul Rose, Michel Deschatelais, Frédéric Ferrier, Alexis Larance.*



*À une session subséquente du dit conseil, J. O. Villeneuve Ecr. [écuyer] a été élu maire du dit village St. Jean Baptiste, en place de Pierre Cérat Ecr., qui a résigné, et Adolphe Normandin réélu secrétaire trésorier.*

Joseph-Octave Villeneuve, originaire du comté de Terrebonne, est Montréalais depuis son enfance et homme d'affaires dès la fin de ses études. En 1856, son père devient tenancier de l'auberge du Mile End, propriété de la famille Bagg, et fonde une épicerie sur le terrain en face, sur le coin sud-ouest du carrefour, aujourd'hui Saint-Laurent et Mont-Royal. Le fils lance en 1860 une entreprise de transport en commun, la Mile End Omnibuses, et reprend peu après l'épicerie de son père. On connaît aussi le nom Villeneuve pour le commerce de bois fondé en 1875 avec son cousin Léonidas, situé depuis 1907 à son adresse actuelle, angle Saint-Laurent et Bellechasse. Les Villeneuve seront aussi fabricants de cigares. La rue Villeneuve est bien sûr nommée en leur honneur (en fait, plutôt pour Léonidas que pour Joseph-Octave).

Joseph-Octave Villeneuve, en tant que commerçant, était peut-être plus représentatif de la population du village que son prédécesseur Cérat; en outre, il avait l'ambition d'une carrière politique, contrairement à Cérat. Et, bien sûr, il était connu et populaire : il est resté en poste pendant 20 ans. Les avancées sous l'administration Villeneuve sont significatives : la construction du marché et maison municipale (1871), l'érection de la paroisse et construction de l'église (1874), la mise en vente du grand lotissement de la « Ferme Comte », l'augmentation soutenue de la population. Une grande déception : la gare ferroviaire promise par Louis Beaubien en 1875 était un mirage. La déficience légendaire des services municipaux – aqueduc embryonnaire, égouts absents, service d'incendie incapable de contrôler des incendies monstres – semble témoigner plus d'une frugalité consensuelle que de la négligence, mais c'était une situation qui



Image: BAnQ

ne pouvait pas durer. C'est ainsi que, pour obtenir des services appropriés, les citoyens de Saint-Jean-Baptiste ont appuyé massivement l'annexion à Montréal en 1886.

À la suite de l'expropriation du parc du Mont-Royal par la Ville de Montréal entre 1872 et 1875, l'ancienne maison « Cherrygrove » de la famille W. O. Smith – située dans Saint-Jean-Baptiste avant la création du parc – est devenue la propriété de la grande ville. Joseph-Octave Villeneuve en était locataire pendant la dernière décennie de son mandat de maire de Saint-Jean-Baptiste.

---

Notes. – 1. Voir, par exemple, le texte de Diane Saint-Julien dans le *Bulletin de la SHP*, printemps 2010. 2. Le « St. Jean Baptiste village » apparaît comme adresse dans l'annuaire pour la première fois en 1856, cinq ans avant son incorporation. L'année précédente, l'annuaire de 1855 le nomme « Cadieux village ». Grâce aux recenseurs de l'annuaire qui ont bien voulu dépasser la limite de la ville de Montréal, nous pouvons ainsi suivre l'évolution initiale du village.

**Sources :** Cérat – ancestry.ca; annuaires et journaux à BAnQ. Remerciements à Bernard Vallée pour sa chronologie. Villeneuve – Dictionnaire biographique du Canada; annuaires Lovell à BAnQ.



**Gabriel Deschambault**  
Vice-président de la Société d'histoire du Plateau

## LE CADRE BÂTI DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

### LES PREMIÈRES CONSTRUCTIONS

**C**OMME on peut le voir sur la photographie de la page de couverture du bulletin, les premières constructions de Saint-Jean-Baptiste sont de petites structures d'un étage, avec un espace sous les combles éclairé par des lucarnes. Celles du chemin Saint-Laurent ou du chemin de la Tannerie comportent souvent un commerce en façade et un espace de vie à

l'arrière et à l'étage. Ces bâtiments n'étant pas contigus, les accès aux terrains n'exigent pas de ruelle. Avec la densification qui accompagne l'urbanisation du village, les bâtiments deviennent plus souvent contigus et on voit apparaître la porte cochère qui permet d'accéder à l'arrière des terrains; il en existe encore quelques spécimens dans le quartier.



### LA CONSOLIDATION DU TERRITOIRE

En 1846, lorsque le promoteur Hardoin Lionais achète le lotissement du notaire Cadieux dans le fief La Gauchetière, il s'affaire à trouver preneurs pour les nombreux lots invendus.

Le duplex fait alors son entrée. Composé de deux appartements superposés avec des portes d'entrée indépendantes, le modèle est importé d'Angleterre. Recouvert de briques, il est construit en bordure du trottoir et est

coiffé d'un toit plat. Développé à Boston en 1854, le toit plat est une technique nouvelle qui révolutionnera le bâti montréalais. Le duplex sera très populaire au moment de la première densification du quartier, comme sur la rue Coloniale, au moment où les ouvriers gagnent en masse le territoire du nouveau village.



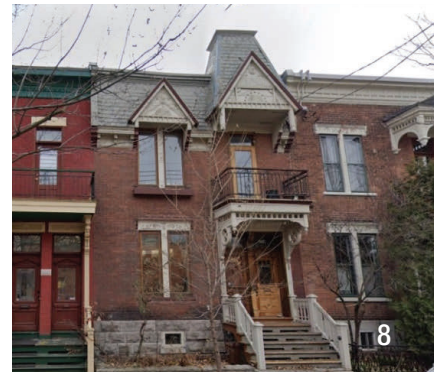
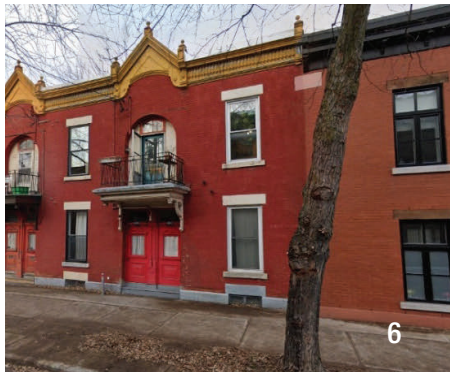


### L'ÉVOLUTION DU DUPLEX (photos plus bas)

Au fur et à mesure que les rues se contraignent, le duplex gagne en décorations et en petits raffinements. L'ancienne corniche de bois toute simple s'enrichit de détails (boiseries ou tôleries); on voit lentement apparaître un décor de boiseries plus élaborées, lesquelles donneront naissance à un style typique des rues du Plateau. Les bâtiments possèdent maintenant un certain

recul avec le trottoir. À l'évidence, on souhaite loger d'autres groupes sociaux que les seuls ouvriers.

Toutefois, la demande pour du logement accessible et bon marché est toujours très forte. Pour y répondre, on verra se développer de petites constructions plus économiques, en bois, sur De La Roche et De Brébeuf.



### LE DÉVELOPPEMENT EXTENSIF

En 1872, lorsque le groupe des quatre (Drolet, Rivard, Laurent et David) s'engage dans le développement des terrains de la ferme Comte, les règles du jeu sont déjà beaucoup plus libérales. Leurs lots à construire se comptent par milliers, sur une immense superficie partagée entre le territoire de Montréal et celui de Saint-Jean-Baptiste. L'architecte Michel Laurent, membre du quatuor, propose comme modèle une petite maisonnette unifamiliale, offerte aux acheteurs dans un bel alignement sur la rue Drolet : la « Place Comte ». Bien sûr, le duplex recouvert de briques continuera d'occuper le territoire, pour une large part.



Liste des photographies reprises de Google street view

- |                                      |                    |
|--------------------------------------|--------------------|
| 1. Avenue du Mont-Royal et Coloniale | 6. 4363 Laval      |
| 2. 4283 Coloniale                    | 7. 4463 De Brébeuf |
| 3. 4230 Coloniale                    | 8. 4242 Laval      |
| 4. 4481-4487 Coloniale               | 9. 4000 Drolet     |
| 5. 4261 De Bullion                   |                    |

suite à la page 27



**Bernard Vallée,**  
Sherpa urbain à Montréal Explorations

## LA VILLA PIA : LE CHÂTEAU DU ZOUAVE

**A**U CŒUR du premier grand développement urbain planifié du village de Saint-Jean-Baptiste, la somptueuse Villa Pia a été pendant plus de 50 ans un repère dans le paysage urbain, à l'angle sud-ouest des rues Saint-Denis et Rachel.



Ancienne Villa Pia, devenue succursale de la Banque d'Épargne, entre 1905 et 1908.  
Source : Pointe-à-Callière, Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal, Collection Dupuis Frères, C11/A1.1,2.

Dans deux articles précédents du *Bulletin de la Société d'histoire du Plateau*<sup>1</sup>, nous présentions l'habile stratégie de développement immobilier mise en œuvre dans le village Saint-Jean-Baptiste au début des années 1870, par un ambitieux groupe de promoteurs, soit les avocats Gustave-Adolphe Drolet et Sévère Rivard, l'entrepreneur Ferdinand David et l'architecte Michel Laurent.

L'établissement d'une villa de prestige, pour amorcer une occupation bourgeoise sur la rue Saint-Denis, est un des éléments de la stratégie innovatrice de mise en marché de leurs 1675 lots à bâtir de l'ancienne ferme Comte, au sud de l'avenue du Mont-Royal et de part et d'autre de la rue Saint-Denis.

### UNE ARCHITECTURE SPECTACULAIRE

La Villa Pia est érigée en 1875 pour Gustave-Adolphe Drolet (1844-1904), un des quatre promoteurs du vaste lotissement, et son épouse Élisabeth Massue (1849-1900). Alors que les premières villas du Plateau, construites

dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, correspondent au goût de l'élite montréalaise pour le caractère champêtre des lieux, cette résidence se veut résolument urbaine et constitue une amorce en vue de l'établissement de résidences cossues sur les lots larges et profonds de la rue Saint-Denis qu'on vient de prolonger. Son architecte est probablement Michel Laurent, l'un des quatre associés dans la mise en valeur du secteur.

Comme de nombreuses résidences bourgeoises de l'époque victorienne, c'est un mélange de styles qui domine : inspiration néogothique des ouvertures ogives et des toitures comportant des pignons à pente prononcée et à bordures de dentelles de bois découpé, style *Second Empire* pour la tour centrale et sa toiture, les grilles faîtières, ainsi que l'utilisation de la pierre blanche contrastant avec la brique rouge des façades.

### GUSTAVE DROLET, ZOUAVE PONTIFICAL<sup>2</sup>

Gustave-Adolphe Drolet, qu'on appellera le chevalier Drolet toute sa vie à cause des décorations de la chevalerie pontificale qu'on lui a accordées pour sa participation à la défense des États du pape, est un personnage fascinant en raison d'une carrière originale de notable aventurier, de républicain aristo, de Canadien très parisien et de libéral ultramontain.

Le nom de sa résidence, Villa Pia, est un hommage évident au pape Pie IX et un rappel à tous de sa pourtant très courte aventure romaine de zouave pontifical en 1868.



Elle va lui donner une crédibilité qui lui ouvrira la voie de la promotion immobilière, puis celle de la représentation commerciale internationale et même de délicates entremises diplomatiques entre ses relations du Vatican et le gouvernement de son grand ami Wilfrid Laurier.



Gustave Drolet et son épouse Élisabeth Massue.  
Source : BAnQ.

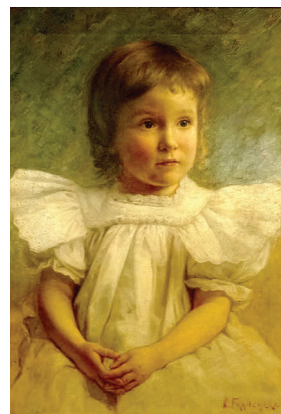
### DES DROLET AUX PAPINEAU

C'est probablement pour s'installer à Paris, que Drolet vend la villa. De 1889 à 1897, la villa est occupée par le député puis juge à la Cour supérieure, Charles-Ignace Gill (1844-1901), puis, de 1897 à 1902, par un autre magistrat, Augustin-Cyrille Papineau (1818-1915) et son épouse Louisa Trudeau (1830-1905); il y vivra avec sa fille Marie-Émilie, son gendre Joseph Beaudry et leurs trois premiers enfants.

Augustin-Cyrille Papineau est un fils de Denis-Benjamin Papineau et un neveu de Louis-Joseph Papineau dont il est proche et pour qui il accomplira des tâches d'agent de sa seigneurie de la Petite-Nation. Avocat, il est nommé juge à la Cour supérieure pour le district de Montréal en 1876.

Sa fille, Marie-Émilie Papineau (1864-1943), est un des piliers du nouvel hôpital Sainte-Justine pour lequel son mari, Joseph Beaudry (1858-1852), sera aussi un administrateur dévoué jusqu'à la fin de sa vie; celui-ci est le co-fondateur et le président de la Montreal Suspenders & Umbrellas Ltée, une grande entreprise de bretelles, parapluies et autres articles vestimentaires et de voyage.

Pendant qu'ils habitent Villa Pia, ils élèvent leurs trois premiers enfants, Jean-Thomas (1894-1978), Madeleine (1895-1983) et l'arrière-grand-père de mes enfants, Pierre-François (1897-1981).



Pierre-François Beaudry par Franchère.  
Source : Collection privée.

### DISPARITION DE LA VILLA

Achetée en 1901 par la Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal qui y ouvre une succursale, la villa est démolie en 1928, dans le cadre de l'élargissement de la rue Rachel de 19 à 24 mètres pour en faire un « réel boulevard entre nos deux plus grands parcs » (*La Presse*, 6 juillet 1928).

L'édifice bancaire qui a été construit en 1930-1931 à l'emplacement de la villa a été conçu par les architectes Alfred-Hector Lapierre et Frederick Dumfries. S'il est légitime de regretter la Villa Pia, il faut reconnaître que l'édifice qui l'a remplacé est aussi d'une exceptionnelle qualité.



Démolition de la Villa Pia.  
Source : *La Presse*, 6 juillet 1928. BAnQ.

Notes. — 1. *Bulletin de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal* : Bernard Vallée, « Le lotissement des zouaves », vol. 12, n° 3, automne 2017 et Bernard Vallée, « La Place Comte », vol. 16, n° 1, printemps 2021. 2. Bernard Vallée, *Gustave-Adolphe Drolet (1844-1904), un zouave sur le Plateau*, conférence donnée à la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal, le 25 mars 2021, <https://www.youtube.com/watch?v=v6fQues1koM>. Voir l'entrée « Drolet, Gustave-Adolphe (1844-1903) », dans *Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal*, Écosociété, 2017, pp. 122-123.



## LES MÉTIERS ET PROFESSIONS PRATIQUÉS EN 1880 DANS LE VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Huguette Loubert,  
Présidente de la SHP et Directrice du Centre de documentation et d'archives

**E**n 1880, le village de Saint-Jean-Baptiste, qui avait tout juste vingt ans, était bien pourvu en métiers diversifiés et commerces de proximité permettant à sa population une certaine autonomie.

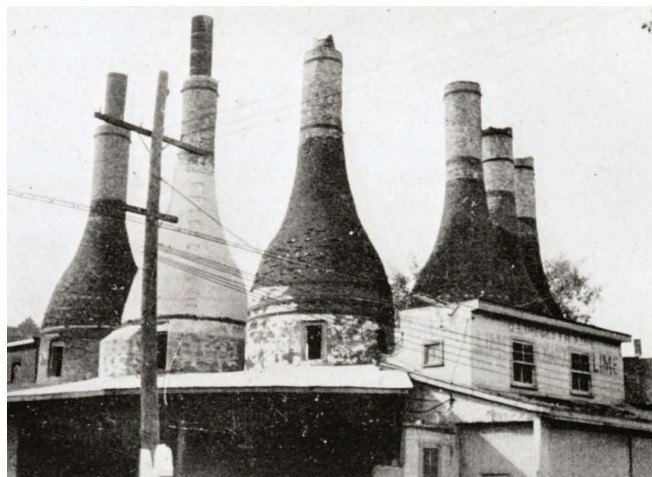
En me servant de l'annuaire Lovell 1880-1881, j'ai fait un exercice rapide qui donne un portrait de la population travaillante, allant du simple journalier aux professions libérales. Cet exercice n'est pas scientifique, car il demanderait des recherches bien plus approfondies, mais il est suffisant pour nous permettre d'imaginer la population de Saint-Jean-Baptiste et son milieu de vie<sup>1</sup>.

J'ai compté 122 métiers ou occupations diverses. J'ai regroupé les plus représentatifs par secteur et les ai comparés pour certains, avec ceux de Coteau Saint-Louis. Et pour commencer, signe d'urbanisme, je n'ai trouvé qu'un seul cultivateur dans Saint-Jean-Baptiste contre 3 dans Coteau Saint-Louis. Le groupe de travailleurs le plus nombreux était celui des journaliers : on en comptait 154 contre 29 dans Coteau Saint-Louis. Voyons maintenant mon regroupement en 11 secteurs, ce qui permet d'avoir un bon aperçu de la vie à cette époque.

**La pierre** : Il n'y a que 5 carriers dans Saint-Jean-Baptiste contre 103 dans Coteau Saint-Louis et 21 tailleurs de pierre contre 4; l'industrie a sans doute évolué. Il y a aussi un tailleur de marbre.

Il y a 3 fours à chaux dans le village pour le mortier et autres usages; les deux premiers sont situés au 174 et 194 rue Cadieux, et l'autre, coin Cherrier et Saint-Dominique.

**Le cuir** : Un secteur important. On note 136 cordonniers dans le Village contre 10 dans Coteau Saint-Louis. Ces artisans confectionnaient les chaussures et ses composantes<sup>2</sup>. Il y avait aussi un coupeur de cuir et 5 selliers qui fabriquaient les selles et les harnais pour les attelages.



*Fours à chaux de la rue Cadieux (De Bullion) près de Marie-Anne  
Source : Paul Roy, BA nQ, O3Q\_E20S44SS1P225.*

**Le transport hippomobile** : Les chevaux étaient la force motrice du transport de l'époque. On compte 10 maréchaux-ferrants, ainsi qu'un commerçant de chevaux. Il y a 8 carrossiers dont l'un est aussi loueur de chevaux. Pour le transport des matériaux et marchandises, il n'y a aucune mention de charron (fabricant et réparateur de chariots, charrettes et voitures hippomobiles), mais il y en a 2 dans Coteau Saint-Louis.

**Le bois** : On compte 14 ébénistes, un bagagiste, un tonnelier et un fabricant de cercueils.

**La construction** : Le quartier est en plein développement et la construction bat son plein. S'y trouvent 8 contracteurs, 16 charpentiers, 18 menuisiers, 28 maçons, 22 briqueteurs, un fabricant de briques et un cloutier. Pour les toits, 5 couvreurs et 8 ferblantiers-étameurs; on remarque aussi que le métier de couvreur se jumelle, à deux occasions, à celui de plombier ou de ferblantier. Pour la



finition, 14 plâtriers, 14 peintres et 2 plombiers. Pour les matériaux, il y a 2 marchands de bois et 2 quincaillers.

**L'alimentation :** Il n'y a pas moins de 41 épiciers, dont 3 sont jumelés avec une autre enseigne : boulanger, marchand de bois et propriétaire d'hôtel. Il s'agit peut-être pour certains de gérer de petites épicerie de coin, comme on en verra beaucoup dans les décennies suivantes. On trouve également un marchand de café et épices, un marchand de légumes et trois de fruits. On peut supposer qu'on s'approvisionne davantage pour les fruits et légumes au marché public. À remarquer, il y a un négociant d'eau, deux négociants en épicerie, vins, spiritueux et provisions; l'un des deux est le maire du village, J.-O. Villeneuve.



Déjà en 1880 on compte 41 épicerie dans le village.  
Source : archives de la Famille Robert Pilon.

L'approvisionnement en viande est assuré par 19 bouchers, qui étaient exclus du territoire de la ville de Montréal. Le lait est distribué par 6 laitiers qui s'approvisionnent chez 3 distributeurs, et le pain est pétri par 12 boulangers. Mais on aime aussi les douceurs : on trouve 2 confiseurs, dont l'un est aussi pâtissier.

On compte des marchands de grain, de grain et farine ou de farine seulement, et un autre qui vend grain, farine, quincaillerie, peinture, huiles, verre, charbon et foin pressé... C'est étonnant qu'il n'y ait qu'un marchand de foin; les écuries du secteur devaient s'approvisionner autrement... Et pour compléter ce secteur, un meunier.

**Hôtellerie :** J'ai noté, et c'est étonnant, 14 tenanciers d'hôtels pour un secteur aussi restreint, sur les rues Saint-Laurent et Saint-Jean-Baptiste (Duluth).

**Métiers spécialisés :** On trouve un doreur, 2 polisseurs et finisseurs de laiton (sans doute pour les églises et les beaux édifices de Montréal), 5 bijoutiers et un ciseleur d'or et d'argent, 2 fabricants de montres, dont l'un est aussi maître de poste. Pour l'impression, 6 imprimeurs dont un imprime de la musique et un autre du papier monnaie, ainsi qu'un éditeur et un relieur. S'ajoutent 2 machinistes, 4 jardiniers et 3 fabricants de piano, un marchand de meubles, un rembourreur, 3 brocanteurs et un antiquaire.

Pour les services et objets d'utilité courante, il y a 2 fabricants de savon dont l'un fait aussi des chandelles, un fabricant de balais, 6 débits de tabac et un fabricant de cigares. Pour l'habillement, 2 tailleurs et un chapelier. Les soins personnels sont assurés par 3 barbiers et un coiffeur. On note plusieurs commerçants en bottes et chaussures (*fancy store*), poêles (*fancy stoves*), marchandises usagées, marchandises sèches; on note également des commerces non identifiés et des vendeurs itinérants.

**Cols blancs :** Dans ce village ouvrier, il y a aussi 22 employés de bureau, un comptable, un clerc, quelques tenanciers de livre, commis-voyageurs, employés de douane et de banque, négociants, gérants, courtiers, ainsi que 4 professeurs, 3 postiers et quelques policiers et pompiers. Il y a aussi des artistes : 6 photographes, un peintre-décorateur (William Lorenz, d'origine allemande) et un sculpteur.

**Métiers de femmes :** Les femmes sont pratiquement absentes de l'annuaire sauf quand elles sont veuves... Mais on note une sage-femme, une infirmière, une professeuse de musique, une couturière et une marchande de fruits. On sait que de nombreuses femmes travaillaient chez elles comme couturières. En outre, il y a un réparateur de machines à coudre.

**Les professionnels :** On compte 4 médecins dont un est chirurgien et l'autre propriétaire de pharmacie, un pharmacien-chimiste, un dentiste et un vétérinaire-chirurgien, 3 avocats, 4 notaires, 5 huissiers et un ingénieur.

Il suffit maintenant de fermer les yeux un moment pour imaginer et entendre ce monde grouillant de vie dans Saint-Jean-Baptiste!

---

**Notes.** — 1. Une étude approfondie couvrant les 25 années d'existence de Saint-Jean-Baptiste a été réalisée par Jean-Louis Lalonde, en 1985; voir la chronique du Centre (page 26 de ce bulletin). 2. D'après Jean-Louis Lalonde, il y avait peu d'ateliers dans le village et la plupart des cordonniers travaillaient chez eux, à la pièce.



**Guy Laperrière**  
Professeur d'histoire retraité et membre de la SHP

## L'ABBÉ MAGLOIRE AUCLAIR, CURÉ DE SAINT-JEAN-BAPTISTE (1880-1910)

**U**NE des figures les plus importantes de la paroisse Saint-Jean-Baptiste est celle de l'abbé Magloire Auclair, qui en fut le curé de 1880 à 1910, soit pendant trente ans<sup>1</sup>.

### LES DÉBUTS DE LA PAROISSE

Le village de Saint-Jean-Baptiste a été créé en 1861; la paroisse, dans les faits, commence son existence en 1874, au moment de l'ouverture de la première église, construite de 1872 à 1874. Deux curés s'y succèdent d'abord, Salomon Maynard (1872-1878) et Louis Dozois (1878-1880). En 1880, ce dernier change de cure et s'en va à Saint-Lazare-de-Vaudreuil; Magloire Auclair devient alors curé de la paroisse Saint-Jean-Baptiste.

### MAGLOIRE AUCLAIR, AVANT SAINT-JEAN-BAPTISTE

Né le 18 septembre 1846, Magloire Auclair est le fils d'un cultivateur de Saint-Vincent-de-Paul à l'île Jésus, 13<sup>e</sup> d'une famille de 15 enfants, dont 7 ont survécu. À 10 ans, il entre au Séminaire de Sainte-Thérèse. Il est ordonné prêtre le 19 décembre 1869. D'abord vicaire à Saint-Cyprien de Napierville de 1869 à 1876, il est ensuite chargé par M<sup>gr</sup> Fabre de fonder la nouvelle paroisse Saint-Lazare-de-Vaudreuil, en 1877; il y construit l'église et le presbytère. C'est sans doute cette expérience qui amènera son évêque à le transférer à la cure de Saint-Jean-Baptiste. En gros, la paroisse devait alors 64 000 \$ et les revenus ne suffisaient pas à payer les intérêts; de plus, le curé Dozois n'avait pas réussi à obtenir de répartition.

### UN CURÉ BÂTISSEUR

Sitôt arrivé, le curé Auclair se met en campagne : « Affable et insinuant, il s'en allait par les rues, entrait dans chaque maison, causait avec ses gens. » Il réussit à convaincre l'évêché de prendre à sa charge la moitié

de la dette, soit 32 000 \$; la fabrique paiera 16 000 \$ et le dernier 16 000 \$ sera prélevé par répartition, pour laquelle une loi est passée à Québec. Grâce à cela, il peut terminer l'église.

Le curé Maynard avait déjà réussi à attirer dans la paroisse les Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, lesquelles avaient fondé en 1876 l'Académie Marie-Rose, rue Rachel, en face de l'église. En 1883, le curé Auclair donne à la commission scolaire un vaste terrain, rue Sanguinet près de l'église, et une somme de 3 000 \$ pour y construire une académie pour les garçons, dont la direction sera confiée aux Clercs de Saint-Viateur : l'Académie Saint-Jean-Baptiste.

Le curé continue de bâtir : en 1887 et 1888, la chapelle du Sacré-Cœur et la sacristie. Il s'était occupé des garçons, avec l'Académie Saint-Jean-Baptiste, il s'occupe maintenant des filles, avec l'Académie du Sacré-Cœur, inaugurée en septembre 1892 sur la rue Drolet, encore là tout près de l'église, pour les élèves externes, l'Académie Marie-Rose étant un pensionnat.

### L'HOSPICE AUCLAIR

Mais sa grande œuvre, c'est l'hospice qui portera son nom et sera érigé en 1894. À quoi sert un hospice à cette époque? Surtout aux vieillards et aux orphelins, de même qu'aux infirmes. Auclair recourt alors aux services des Sœurs de la Providence. L'édifice est inauguré le 24 octobre 1896, jour de la Saint-Magloire : c'est l'heure de gloire du curé Auclair; c'est même à ce moment-là qu'on donne son nom à l'édifice : hospice Auclair. Il vient d'avoir 50 ans. L'hospice coûtera 150 000 \$ et on dit qu'il était à l'épreuve du feu. Heureusement, car l'église ne l'était pas et elle allait brûler, deux fois plutôt qu'une.



## L'INCENDIE DE 1898

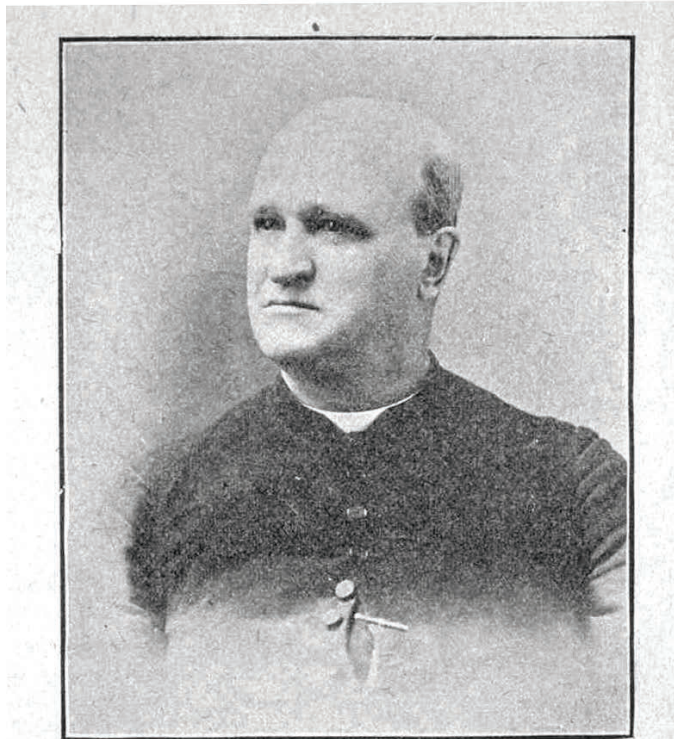
Dans la nuit du 29 janvier 1898, un violent incendie rase l'église, la chapelle du Sacré-Cœur et le presbytère : une perte de plus de 100 000 \$. En deux heures, tout est consumé. Dès le lendemain, le curé se remet à l'œuvre, mais son allant ne sera plus jamais le même. Il fallut cinq ans pour reconstruire l'église, au prix de bien des difficultés : elle fut inaugurée le 25 juin 1903. La démographie de la paroisse se transformait à cette période; de nombreuses familles juives habitaient le long des rues Saint-Laurent et Saint-Urbain, mais le nombre de catholiques continuait de croître.

L'hospice Auclair était un lourd poids financier. Le 14 octobre 1899, le fondateur en cède la propriété aux Sœurs de la Providence, mais conserve quand même une grande partie de la dette. Son neveu, Élie-J. Auclair, est convaincu que tous ces soucis financiers ont entraîné sa mort.

## LA FIN

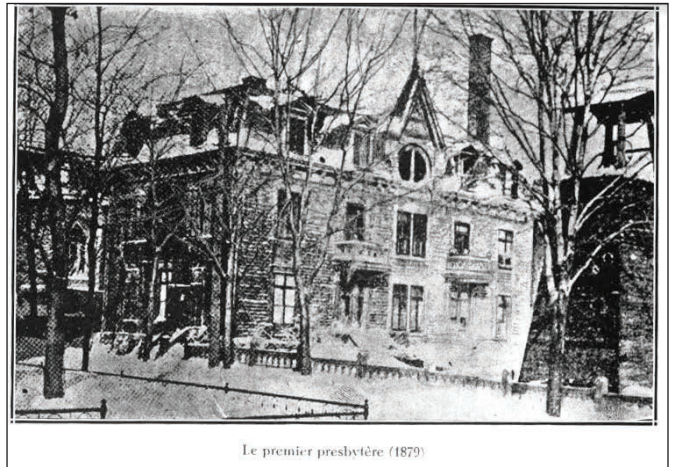
Ses forces diminuent et, même s'il est appuyé par quatre vicaires, il n'a plus l'allant qu'on lui connaissait. Le 18 décembre 1910, à 64 ans, il est frappé de paralysie et transporté à l'Hôtel-Dieu; il ne s'en remettra pas. Le 11 février 1911, il doit remettre sa démission et se retire chez son frère Zéphirin, curé de Saint-Polycarpe-de-Soulanges. Il y décède le 11 décembre suivant, non sans avoir appris, avec douleur, l'incendie de sa deuxième église, survenu le 27 juin 1911. Une bien triste fin.

Il y a encore beaucoup à dire sur le curé Auclair. C'est ce que nous tenterons de faire lors d'une conférence à la Société d'histoire, le jeudi 10 mars prochain. Pour terminer, citons l'abbé Élie-J. Auclair qui témoigne de l'action de ce prêtre auprès d'une population ouvrière et laborieuse : « Il parle à son peuple une langue qui illumine l'esprit et qui lui fond le cœur, à tel point que plusieurs trouveront les épreuves et les travaux de la semaine plus légers à l'espoir de voir le dimanche se baigner dans l'éclat et la chaleur bienfaisante de ses prônes. »<sup>2</sup>



Le Révd. Magloire Auclair, curé de la Paroisse St-Jean Baptiste de Montréal.  
D'après photo. de MM. Quéry Frères, 98, rue Ste-Catherine Est.

Source : Album Universel, Vol. 23, numéro 1187 26 janvier 1907



Le premier presbytère (1879)

Source : Monographie « Saint-Jean-Baptiste de Montréal 1874-1924 » par l'abbé Élie-J. Auclair

Notes. — 1. Nous puisons l'ensemble de nos renseignements dans : L'abbé Élie-J. Auclair, *Saint-Jean-Baptiste de Montréal : monographie paroissiale, 1874-1924*, Québec, 1924, 134 p. 17 gravures. 2. L'abbé Élie-J. Auclair, *Les noces d'or de la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Montréal, les 28, 29 et 30 juin 1924*, Montréal, 1924, 67 p., p. 38.



## LE NOYAU INSTITUTIONNEL DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

**Gabriel Deschambault**  
Vice-président de la Société d'histoire du Plateau

**D**ANS les articles précédents, nous avons vu que cette petite banlieue dynamique et ambitieuse voulait marquer le pas et donner le ton aux faubourgs voisins quant à la façon de se développer en complément à la grande ville. Contrairement aux villages du Sud-Ouest ou à ceux d'Hochelaga, Saint-Jean-Baptiste n'offre pas une structure industrielle substantielle. On parle bien d'un quartier ouvrier, mais les ouvriers ne travaillent pas dans le village. Serait-ce une banlieue dortoir avant la lettre? Toujours est-il que l'ensemble du territoire paraît plutôt se destiner à un développement immobilier.

À ce titre, on sait déjà que le lotissement de la ferme Comte, avec ses quelque 1600 lots à construire, va donner le ton au caractère résidentiel du village. Mais, à cette époque, les conditions gagnantes d'un développement résidentiel réussi supposent avant tout la présence d'une bonne cohésion sociale et, pour ce faire, rien de mieux que la création d'une paroisse et la construction d'une belle église. C'est

dans l'air du temps! En juin 1872, les promoteurs Drolet, Rivard, Laurent et David vont donner à M<sup>gr</sup> Bourget 20 de leurs lots, afin d'y construire une église.

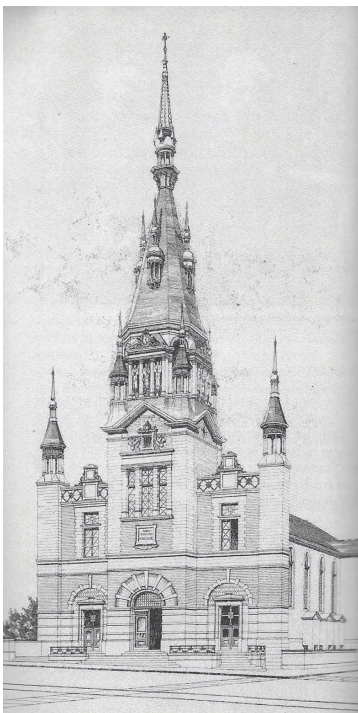
La construction débute la même année, mais tarde à prendre son envol, tout comme le vaste projet immobilier d'ailleurs. Une crise économique importante vient tout bousculer. On dira finalement la messe dans la crypte en 1874, mais l'église ne sera terminée qu'en 1881-1882. Œuvre commencée par l'architecte Alphonse Raza, elle sera complétée par les architectes Perrault et

Mesnard. C'est l'architecte Joseph Venne, du même bureau, qui s'occupe, en 1897, du réaménagement de la façade. C'est lors de la réalisation de ces travaux que l'église disparaît dans un violent incendie, le 29 janvier 1898. Une deuxième église sera conçue par l'architecte-ingénieur Émile Vanier et inaugurée en 1903. Elle brûle à son tour en juin 1911. Elle renaîtra de ses cendres et l'architecte Casimir Saint-Jean nous offrira la version que nous connaissons, en reprenant la façade et les murs de l'église de Vanier, en 1918.

Vous savez déjà que l'arrivée du curé Auclair, en 1880, marque le coup d'envoi de l'organisation sociale du village et du futur quartier montréalais du même nom. Cet homme a mis tout son cœur et toute son âme afin de doter sa communauté d'une structure sociale robuste, basée sur un encadrement spirituel omniprésent; il a mis en place un cadre très structuré assurant une solide éducation et une prise en charge de soins sociaux innovateurs. Cela donnera lieu à l'implantation d'une série remarquable de bâtiments à caractère civique, dans le voisinage immédiat de l'église.

Son prédécesseur avait accueilli en 1876 les sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, lesquelles avaient fondé un pensionnat, l'Académie Marie-Rose, en face de l'église; les filles y recevaient leur éducation. Auclair s'attellera à la tâche afin d'offrir un lieu pour l'éducation des garçons, l'Académie Saint-Jean-Baptiste, en 1883; l'édifice de la rue Henri-Julien est majestueux et d'une architecture imposante, avec sa haute façade de pierre grise et sa fausse mansarde d'ardoise. Les filles, de plus en plus nombreuses à fréquenter l'école, auront à leur tour en 1892, un lieu qui leur sera dédié avec l'Académie du Sacré-Cœur, un peu plus haut sur la rue Drolet. Les deux emplacements sont encore aujourd'hui occupés par des édifices scolaires, presque un siècle et demi plus tard.

Après les âmes, il faut aussi prendre soin des corps et le curé Auclair dirige la création de l'hospice qui portera finalement son nom, en 1894-1896. Il s'agit ici d'une œuvre unique, portée par les Sœurs de la Providence. L'édifice est impressionnant avec ses cinq étages recouverts de pierre grise. Œuvre de l'architecte Casimir Saint-Jean, il sera parmi les premiers édifices à l'épreuve du feu, avec l'utilisation de béton et de blocs de terra-cotta.



*La première église.*

Source : Dessin de Joseph Venne, *The Canadian Architect and Builder*, vol. 10, no 11, 1897. BAnQ C-546 PER.





Ce panorama du quartier en 1916 nous permet de mieux visualiser l'imposant noyau institutionnel de Saint-Jean-Baptiste. Autour de la dernière église toute neuve (A), on peut apercevoir l'hospice Auclair (B), le pensionnat ou Académie Marie-Rose (C), l'Académie Saint-Jean-Baptiste (D), l'Académie du Sacré-Cœur (E) et, finalement, le marché, angle Saint-Laurent et Rachel (F).

Source : Union Photo Co. British Library HS85-10-31705



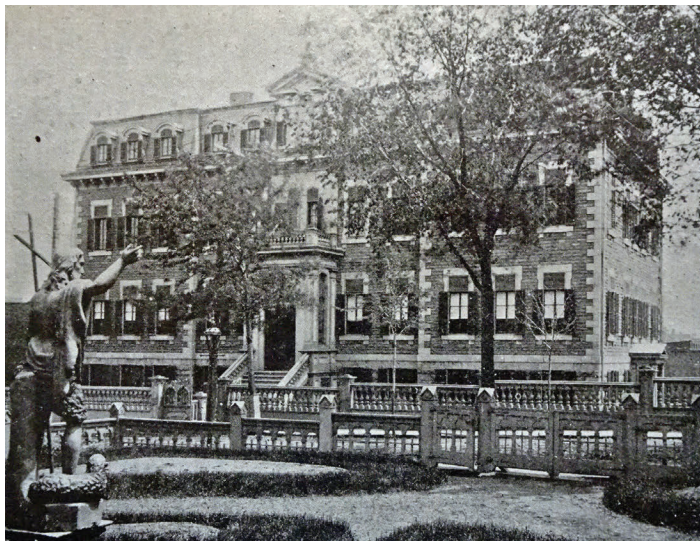
*Académie Saint-Jean-Baptiste.*

Source : Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle, E. Sénécal 1900 page 328.



*Académie du Sacré-Cœur.*

Source : Saint-Jean-Baptiste de Montréal, une monographie paroissiale 1874-1924 Élie-J. Auclair



*Académie Marie-Rose (pensionnat) avant les agrandissements.*

Source : Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle, E. Sénécal 1900.



*Hospice Auclair.*

Source : Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle, E. Sénécal page 329.





**Michel Gagné,**  
Administrateur SHP

## TROIS INCENDIES MÉMORABLES DANS LE VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

### GRAND INCENDIE DE 1879

Le 30 avril 1879, éclata l'un des incendies les plus désastreux dont Montréal a été témoin; il détruisit presque la totalité du village de Saint-Jean-Baptiste. Il a débuté vers 16 h 00 dans une étable située au centre d'un pâté de maisons faisant face à la rue Saint-Laurent. Quand les résidents immédiats ont aperçu les flammes, le feu avait déjà fait des progrès considérables. À la deuxième alarme, la brigade de pompiers du village de Saint-Jean-Baptiste et toutes celles de Montréal avaient répondu. Malheureusement, les cinq ou six puits d'où l'on pouvait tirer de l'eau furent mis à sec en vingt minutes. L'incendie prit alors des proportions effrayantes et, pendant quelques instants, on crut que tout le village allait y passer.

À 17 h 30, le feu faisait toujours rage et les pompiers, n'ayant plus d'eau, ne savaient que faire. Plusieurs caves remplies d'eau furent mises à sec et on alla jusqu'à pomper de l'eau dans des trous sur la ferme Fletcher. Vers 20 h 30, l'incendie fut complètement maîtrisé.

Au total, 23 magasins et demeures furent incendiés, de la rue Clark à la rue Saint-Dominique et de la rue Cherrier (rue Vallières) à 200 verges vers le sud. Le retard de 20 minutes de l'arrivée de la pompe à eau du village et l'absence d'aide des résidents ont contribué à l'ampleur du désastre.

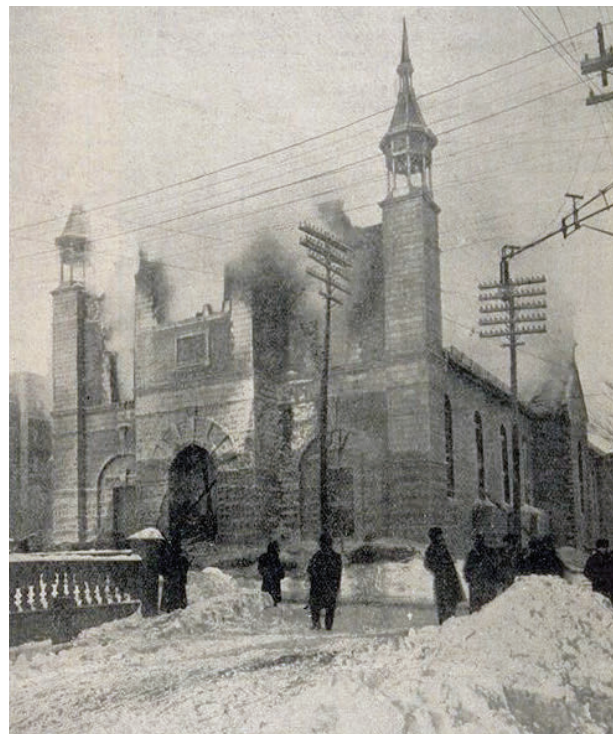
### L'INCENDIE DE LA PREMIÈRE ÉGLISE

Dans la nuit du 29 janvier 1898, vers 1 h 00, un violent incendie éclate. L'échevin Grothé et Michel Campeau, qui l'accompagnait, virent une fumée épaisse qui semblait sortir du toit de l'hospice Auclair; en s'approchant, ils constatèrent que cette fumée s'élevait du toit de la chapelle. Après avoir pénétré dans la chapelle, il était facile de croire que le feu avait pris naissance dans le soubassement, à l'emplacement des appareils de chauffage de l'église, de la sacristie et de la chapelle.

Trois alarmes furent sonnées coup sur coup et les pompiers se montrèrent vaillants. Leurs énormes efforts

furent paralysés, durant pas moins de 30 minutes, par la rupture du tuyau principal qui propulsait un déluge d'eau sur les flammes; ce triste accident, causé par le déplacement de véhicules, a eu pour conséquence de ne pas étouffer l'incendie dès le début.

Les paroissiens, réveillés dans leur sommeil, accouraient de toutes parts. Beaucoup d'hommes offrirent leur aide; au milieu d'une fumée suffocante, ils pénétrèrent dans les édifices, réussirent à sauver les tableaux rares et l'argenterie qui furent déposés dans l'hospice Auclair. Le feu faisait rage et, en environ deux heures, malgré l'intervention des pompiers, l'incendie rasa l'église, la chapelle du Sacré-Cœur et le presbytère, ne laissant qu'un amas de ruines fumantes. Même la bibliothèque paroissiale attendant au presbytère, laquelle contenait 1400 livres ainsi qu'un magnifique piano, a complètement été détruite.



*Incendie de la première église.*

Source : BANQ – <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2074801>



## L'INCENDIE DE LA DEUXIÈME ÉGLISE

Le mardi 27 juin 1911, à 21 h 00, la foudre tomba sur une des tours de la façade de l'église, propageant l'incendie à la soufflerie mécanique de l'orgue principal.

Le sous-sol venait tout juste d'être évacué par 500 femmes qui avaient assisté à une conférence du maître de chapelle, J. Arthur Boucher. Se trouvant encore dans l'église, ce dernier aperçut dans le jubé supérieur « comme une légère étincelle qui brillait ».

Après s'être rendu compte que cette lueur était un début d'incendie, il se précipita pour avertir le curé Forbes, lequel ne perdit pas de temps, se rendant en toute hâte à l'église. À son arrivée, l'incendie avait déjà fait des

progrès énormes, le vernis frais de la boiserie de l'orgue tout neuf ayant fourni un élément favorable à la propagation des flammes.

Lorsque les pompiers furent appelés, ceux-ci rentraient tout juste d'un petit incendie. Il n'aurait pas été nécessaire de les avertir, car l'incendie illuminait déjà toute une partie de la ville. Le feu faisait rage sur la coupole, inaccessible aux tours d'eau, et la toiture brûlait et fumait vers le ciel. Le vent avait une forte prise sur les flammes et l'édifice entier brûlait quand les pompiers arrivèrent. À 23 h 20, le toit au-dessus de la nef s'écroula en crépitant, au milieu des cris de la foule. C'est pendant cet effondrement que le pompier Jos Bourguoin fut blessé en tombant d'une échelle.

## LEÇONS DES INCENDIES DU PASSÉ

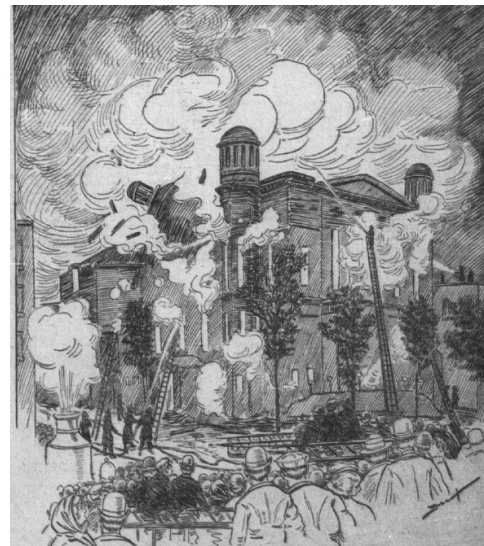
En 1879, malgré leurs accès réduits, les extincteurs étaient disponibles. Avant 1911, les extincteurs lourds utilisaient de l'eau comme agent d'extinction. Après 1911, le tétrachlorure de carbone fit son apparition dans les extincteurs, mais fut ensuite retiré parce qu'on découvrit qu'il était cancérigène. De nos jours, ils contiennent un gaz non toxique et sont très compacts ; les extincteurs domestiques ne sont pas plus gros qu'une bonbonne de peinture en aérosol.

En 1898, les boyaux d'incendie de cuir étaient courants, ce qui explique la rupture d'un tuyau par le passage d'un véhicule. La fragilité et le lourd poids de ces tuyaux expliquent leur remplacement par des boyaux en caoutchouc synthétique. De nos jours, très résistants, ils sont faits de plusieurs couches de caoutchouc synthétique tressé.

La foudre, responsable de l'incendie de 1911, fut à l'origine de plusieurs incendies du passé. Notons que l'utilisation et l'application du principe du paratonnerre étaient moins connues : les paratonnerres protègent les édifices contre la foudre en redirigeant les charges électriques vers le sol. Sachant que la foudre a tendance à toucher la structure la plus haute, on ne peut négliger qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle, les églises, par la hauteur de leur clocher, étaient les structures les plus hautes des villes et villages, donc des cibles pour la foudre. Créé en 1841, le Service de prévention des incendies de la Ville de Montréal a contribué à se servir des erreurs du passé pour instaurer des règlements municipaux, provinciaux et nationaux visant à prévenir les incendies.



Deuxième église avec son grand dôme. Source : BANQ cartes postales



Source : BANQ, La Presse, 28 juin 1911

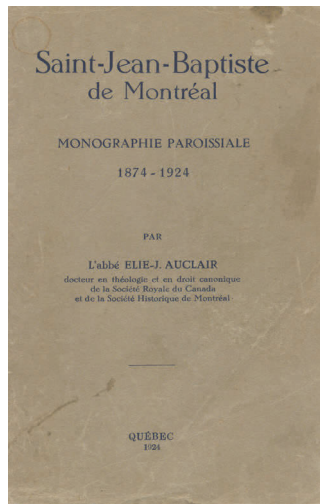


**Huguette Loubert,**  
Directrice du Centre de documentation et d'archives

## CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

# LES DOCUMENTS SUR LE VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

**L**ES DOCUMENTS sur l'histoire de Saint-Jean-Baptiste sont rares. Le plus ancien que nous ayons au Centre est la monographie paroissiale éditée pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse par Élie-J. Auclair, en 1924; j'en ai déjà parlé à plusieurs reprises dans cette chronique. Auclair présente un historique des événements marquants de la fin du siècle précédent et du début du siècle suivant. Cette paroisse englobait le territoire du village de Saint-Jean-Baptiste jusqu'aux limites de celles de Saint-Enfant-Jésus dont elle avait été détachée. Et pour les mordus d'histoire, on peut encore trouver assez facilement cette monographie dans les livres usagés.



Le Centre possède aussi deux ouvrages touchant Saint-Jean-Baptiste, soit deux maîtrises présentées à l'UQAM. Ces documents sont vraiment très importants pour qui veut en connaître davantage sur Saint-Jean-Baptiste.

Le premier, *Le Village de Saint-Jean-Baptiste : La formation d'un faubourg montréalais 1861-1886* par Jean-Louis Lalonde, en 1985. Lalonde trace un

portrait très vivant de ce village, raconte l'historique entourant sa création, fait la description de son territoire, son occupation et son administration. Pour mieux définir sa population, il a colligé les informations des recensements, ainsi que les annuaires Lovell couvrant la période d'existence de ce village devenu ville peu avant son annexion à Montréal. Cette partie de l'ouvrage nous renseigne sur la provenance de ses citoyens, leurs métiers et professions, les activités économiques d'un territoire ouvrier à 80 % environ, ainsi que sur les lieux de travail. Ce document, souvent cité dans les références en histoire, est passionnant pour qui s'intéresse à l'histoire des premiers villages du Plateau.

Le second, *Architecture et forme urbaine à Montréal : Le développement du quartier Saint-Jean-Baptiste de 1870 à 1914* par Réjean Legault, en 1986. Son étude présente un historique fort intéressant sur la formation urbaine de Saint-Jean-Baptiste, sur les formes caractéristiques des nouveaux quartiers : maisons en rangées, îlots d'habitation et réseau de voirie. Le quartier est une transition entre les anciennes limites de la ville centrale et le nouveau territoire qui s'ouvre à l'urbanisation.

L'auteur étudie l'implantation en rapport avec le lotissement, les distances du retrait en façade par rapport à la rue, les influences qu'on trouve dans les différents bâtiments, leur usage, etc. Vous n'aurez plus le même regard sur les rues de Saint-Jean-Baptiste et du Plateau par la suite! Vous pourriez aussi consulter, si ce n'est déjà fait, les livres de Jean-Claude Marsan et David Hanna sur l'urbanisme de Montréal.

Vous pouvez consulter ces trois ouvrages, et bien d'autres, au Centre de documentation.

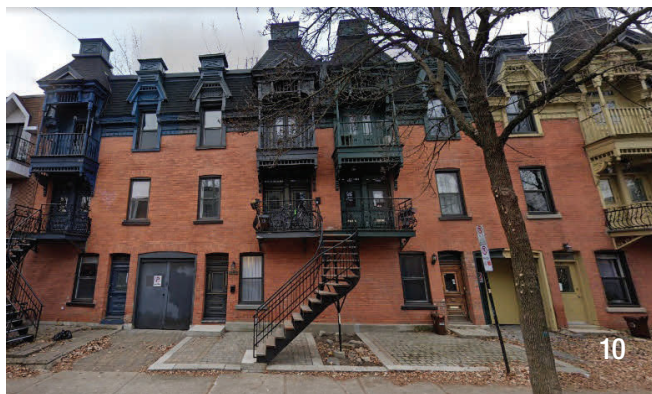


### LE TRIPLEX MONTRÉALAIS

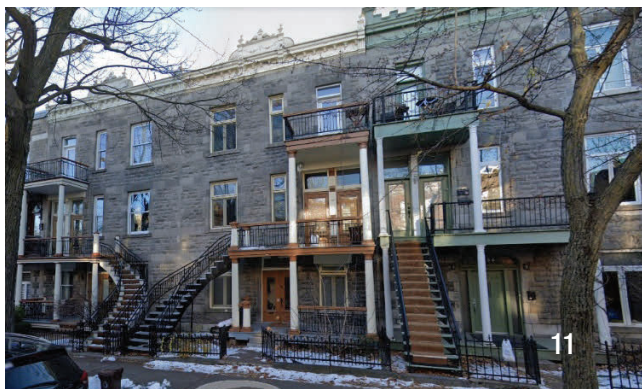
Lorsque la pression du développement et de la densification devient plus forte, on voit apparaître le triplex (fin XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> siècle). Dans le vieux secteur du village, les triplex se démarquent par leur allure plus recherchée (photo 10). Les constructions sont encore en briques, mais les fausses mansardes d'ardoises, les boiseries fantaisistes et les lucarnes ouvragées donnent du caractère aux bâtiments. Si le duplex traditionnel s'adresse majoritairement aux ouvriers, ces triplex s'adressent à une clientèle plus aisée qui valorise l'allure du bâtiment, même s'il s'agit surtout de logements à louer. Plus tard, dans la partie est du quartier, après l'annexion à Montréal, le triplex va devenir le type de construction le plus courant et il sera à ce moment paré de pierres. (photo 11)

Dans la partie de l'ancienne ferme Logan, près de Papineau, un large secteur ne sera développé que dans les années 1920-1930. Cela explique une architecture typique de ces années, employant à nouveau la brique

d'argile, mais en y ajoutant des éléments décoratifs de maçonnerie et des boiseries généreuses. Il s'agit de sixplex en location, avec propriétaire occupant le rez-de-chaussée (photo 12). Cette formule sera largement répandue dans la partie moderne du quartier.



10. 3994-4016 De Bullion  
11. 4438 Christophe-Colomb  
12. 4389 Fabre



**Ruba Ghazal**  
Députée de Mercier

1012 av. du Mont-Royal Est, Bur. 102  
Ruba.Ghazal.Merc@assnat.qc.ca  
T: 514-525-8877



ASSEMBLÉE NATIONALE  
DU QUÉBEC

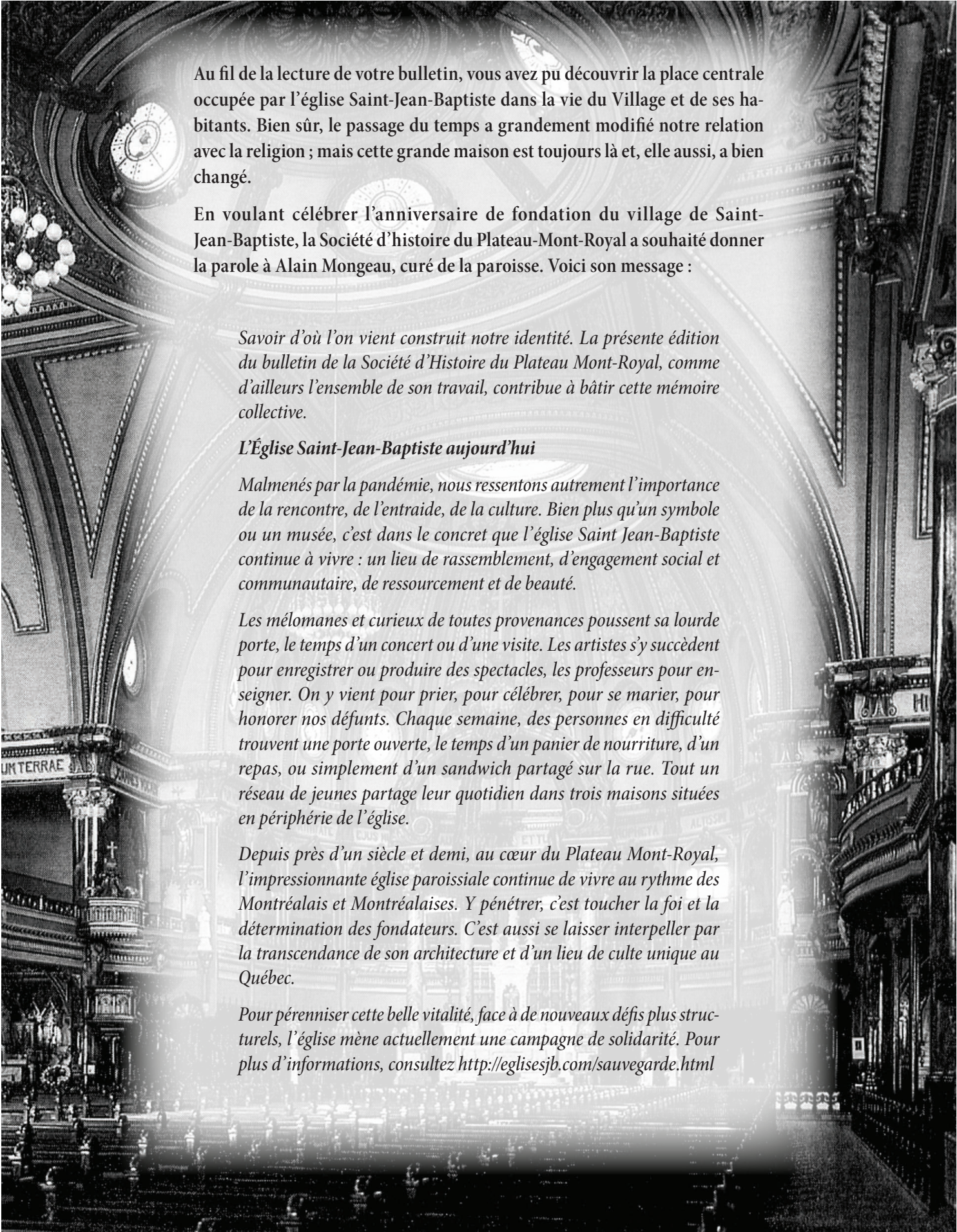


**STEVEN  
GUILBEAULT**

Député de  
Laurier—Sainte-Marie

800 De Maisonneuve Est, Bureau 604  
Montréal (Québec) H2L 4L8  
514-522-1339  
Steven.Guilbeault@parl.gc.ca





Au fil de la lecture de votre bulletin, vous avez pu découvrir la place centrale occupée par l'église Saint-Jean-Baptiste dans la vie du Village et de ses habitants. Bien sûr, le passage du temps a grandement modifié notre relation avec la religion ; mais cette grande maison est toujours là et, elle aussi, a bien changé.

En voulant célébrer l'anniversaire de fondation du village de Saint-Jean-Baptiste, la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal a souhaité donner la parole à Alain Mongeau, curé de la paroisse. Voici son message :

*Savoir d'où l'on vient construit notre identité. La présente édition du bulletin de la Société d'Histoire du Plateau Mont-Royal, comme d'ailleurs l'ensemble de son travail, contribue à bâtir cette mémoire collective.*

#### ***L'Église Saint-Jean-Baptiste aujourd'hui***

*Malmenés par la pandémie, nous ressentons autrement l'importance de la rencontre, de l'entraide, de la culture. Bien plus qu'un symbole ou un musée, c'est dans le concret que l'église Saint Jean-Baptiste continue à vivre : un lieu de rassemblement, d'engagement social et communautaire, de ressourcement et de beauté.*

*Les mélomanes et curieux de toutes provenances poussent sa lourde porte, le temps d'un concert ou d'une visite. Les artistes s'y succèdent pour enregistrer ou produire des spectacles, les professeurs pour enseigner. On y vient pour prier, pour célébrer, pour se marier, pour honorer nos défunts. Chaque semaine, des personnes en difficulté trouvent une porte ouverte, le temps d'un panier de nourriture, d'un repas, ou simplement d'un sandwich partagé sur la rue. Tout un réseau de jeunes partage leur quotidien dans trois maisons situées en périphérie de l'église.*

*Depuis près d'un siècle et demi, au cœur du Plateau Mont-Royal, l'impressionnante église paroissiale continue de vivre au rythme des Montréalais et Montréalaises. Y pénétrer, c'est toucher la foi et la détermination des fondateurs. C'est aussi se laisser interpeller par la transcendance de son architecture et d'un lieu de culte unique au Québec.*

*Pour pérenniser cette belle vitalité, face à de nouveaux défis plus structurels, l'église mène actuellement une campagne de solidarité. Pour plus d'informations, consultez <http://eglisesjb.com/sauvegarde.html>*